

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

A Lire : Franc-Parler ❁❁❁ Anecdotes Canadiennes

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNEE.—No 879

MONTREAL, 9 MARS 1901

5c LE No



FLORENCE

Dessin de Georges Delfosse

Reproduction de la composition de M. Georges Delfosse pour le roman de M. Rodolphe Girard

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 MARS 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme.

Aux patriotes et aux amateurs de
littérature nationale

C'est la semaine prochaine que nous commencerons la publication des lettres que nous avons reçues de nos compatriotes éminents, en réponse à la question que nous leur avons posée sur l'avenir de la race canadienne-française durant le XXe siècle. Procurez-vous ce numéro, il sera d'une grande valeur historique.

NOTRE GALERIE NATIONALE

La publication de nos portraits historiques ayant reçu l'approbation du public, nous allons tâcher de rendre cette galerie aussi complète que possible, et nous avons l'espoir qu'elle deviendra un véritable monument élevé à la gloire de notre nationalité. Le choix judicieux des portraits, leur apparence artistique, leur grandeur uniforme, la notice biographique qui les accompagne, tout en un mot, concourt à en faire une galerie unique et précieuse que tous les Canadiens-français, tous les patriotes, devraient encourager en la recommandant.

PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

Numéro du journal

847	Louis-Joseph Papineau
848	Jeanne Mance
849	Mgr Louis-François Lafleche
850	Faucher de Saint-Maurice
851	Samuel de Champlain
852	Sir George-Etienne Cartier
853	Marie-Madeleine de Verchères
855	Alphonse Lusignan
857	Montcalm
860	Honoré Mercier
861	Antoine Gérin-Lajoie
863	Oscar Dunn
866	J.-A. Chapleau
872	Abbé Léon Provencher
876	F.-X.-A. Trudel
879	F. Jéhin-Prume

Un Héritage dans les Airs

Tel est le titre du nouveau et palpitant feuilleton, que nous commencerons dans notre prochain numéro. Il est court, fortement charpenté, agréable à lire et rempli d'émotion. C'est certainement l'œuvre la plus originale qui ait encore paru dans nos colonnes. Nous vous en conseillons la lecture.

FRANC - PARLER

UN TIMBRE POSTE NATIONAL

Avec l'avènement de Sa Majesté Edouard VII au trône de la Grande-Bretagne, l'émission d'un nouveau timbre-poste s'impose désormais au Canada.

Notre pays, il nous semble, devrait saisir l'occasion pour s'affirmer.

Personne ne conteste, en effet, que le Canada forme une nation quasi indépendante. Il se gouverne lui-même, selon sa constitution et ses lois propres, et il possède toutes les libertés politiques, civiles et religieuses. Depuis le triomphe diplomatique de sir Wilfrid Laurier, nous pouvons, en outre, faire nos traités de commerce.

Puisque le Canada est, dès lors, une nation, pourquoi n'en exerce-t-il pas tous les droits, pourquoi n'en proclamerait-il point toutes les prérogatives, celle-ci, entre autres : L'EMISSION D'UN TIMBRE POSTE NATIONAL ?

Ce que nous proposons, c'est que quelques-uns au moins de la série de nos timbres poste représentent nos gloires nationales. Notre gouvernement choisirait, naturellement, des célébrités incontestables, parmi nos découvreurs, les fondateurs de nos villes, nos hommes d'Etat, tous ceux enfin qui ont travaillé au progrès et à la grandeur de notre patrie.

N'y a-t-il pas là un rare moyen de fortifier, dans les jeunes générations, la fierté et le patriotisme ? Ne pourrait-on pas en même temps, stimuler une rivalité généreuse entre les diverses races de ce pays ? Car c'est un peu d'histoire qu'on enseignerait ainsi, chaque jour, et presque à chaque minute, aux jeunes et aux vieux. C'est des exemples de travail, de persévérance, de caractère et d'honneur qu'on mettrait là sous leurs yeux. Et puis ce serait un symbole vivant, visible à tous, de concorde et d'union nationales.

Un timbre-poste de ce genre n'a d'ailleurs, rien de choquant. Il cadre à merveille avec notre loyalisme, dès longtemps éprouvé. Il honore le drapeau qui nous abrite. Il respecte les convictions et les sentiments de nos compatriotes d'origine anglaise. Enfin, une fois en circulation, il aurait une originalité charmante et il flatterait infiniment l'âme canadienne.

Avons-nous tort ? Sommes-nous trop exigeant ? En tous cas, nous croyons être animé d'un désir noble, et nous soumettons humblement notre idée à la presse française et anglaise du Canada.

JEAN BAPTISTE.

NOUS ALLONS AU SOCIALISME

Les monopoles ou les trusts sont à l'ordre du jour. Les grands capitalistes s'emparent peu à peu de toutes les industries, des voies de transport et des produits nécessaires à la consommation. Le pétrole, les aciéries, les chemins de fer, le sel, etc., sont entre les mains de quelques milliardaires. Et cela va continuer. Pourquoi pas ? Ils ont l'argent, donc rien ne peut les empêcher d'arriver au but. Ils veulent monopoliser tout et cela arrivera. Ensuite ?

Ensuite, la révolte, la guerre civile, l'expropriation par l'Etat, ou la redistribution équitable, c'est la solution. L'Histoire n'est-elle pas là avec ses enseignements ! Toutes les castes qui se sont emparées de la majeure partie des biens d'une nation ont fatalement été forcées, à un moment donné, de dégorger. Il en sera ainsi des capitalistes. L'hypertrophie appelle l'opération.

N'avez-vous jamais songé que l'augmentation des trusts d'une façon insensée, nous menait au socialisme plus sûrement que toutes les théories, que toutes les discussions, que tous les apostolats ? Le jour où le capital sera entre quelques mains, que nous paierons l'impôt au gouvernement pour nous protéger et l'impôt aux monopoleurs pour les gorger de jouissances, ce jour-là, le peuple se lèvera féroce et détruira tout, de même qu'il l'a déjà fait pour l'aristocratie.

Le peuple, c'est la bonté, c'est la patience, mais c'est aussi la force. Il ne faut pas trop l'agacer, car son courroux est terrible.

La plus grande loi humaine, c'est l'équilibre. Tout ce qui tend à la détruire, sera fatalement détruit.

ROQUELAURE.

JÉHIN-PRUME

(Voir gravure)

J'ai bien connu Jéhin-Prume : c'était mon ami, mon commensal habituel et mon parent par alliance.

Comme homme, tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé ; comme artiste, tous ceux qui ont une intelligence, une âme et quelque savoir, l'ont admiré ; comme l'un et l'autre, il a laissé sur son passage un vide qui ne se comblera pas de sitôt, des regrets que le temps ne saurait effacer.

Ceux de ma génération se rappellent encore l'enthousiasme créé par ce jeune virtuose de vingt ans qui apparaissait pour la première fois devant notre public, avec le prestige d'un physique captivant à l'extrême, et précédé par l'éclat d'une réputation consacrée déjà par une longue série de succès européens.

Son nom était dans toutes les bouches, on se bousculait pour l'entendre, les portes les plus aristocratiques s'ouvraient à deux battants devant lui, les sourires les plus flatteurs l'accueillaient partout, et chacun tenait à honneur de lui serrer la main et de faire fête à ce jeune prodige qui avait remporté des prix de conservatoire et donné des concerts à l'âge de six ans.

Ce fut pour lui une ovation constante et sans exemple chez nous.

Aussi, après une tournée triomphale en Amérique, quitta-t-il notre pays en y laissant son cœur ; ce qui nous le ramena bientôt, pour devenir définitivement l'un des nôtres, à la suite d'un brillant mariage avec une des étoiles les plus recherchées de la société de Montréal.

Ce fut l'apogée de sa gloire, de même que l'apogée de son bonheur.

Hélas ! rien n'est durable ici-bas, et les beaux jours sont courts. Ce bonheur n'eut qu'un temps : la fatalité l'éclipsa, et la gloire, elle aussi, voila sa face devant l'agonie d'un cœur brisé.

Celle qu'il avait tant aimée, et qui l'avait tant aimé, fut conduite au cimetière au milieu d'un concours imposant de regrets et de larmes ; et l'artiste, frappé au cœur, bien qu'entouré d'amis dévoués et de la sympathie universelle, resta seul, sans ambition désormais, sans cette vie du cœur qui stimule la pensée et vivifie l'inspiration.

Pauvre Prume ! Je l'avais connu à Québec, dans toute l'irradiation de ses triomphes journaliers, triomphes qui n'étaient rien, ni à sa modestie ni à sa bienveillance native.

Il venait de donner un concert pour lequel on avait mis à sa disposition les salles du palais législatif. Il avait été sublime. Son violon avait tour à tour soupité, ri, chanté, pleuré, jeté des cris délirants au milieu de sanglots éperdus. L'auditoire avait été subjugué, remué jusqu'aux moelles par ce lyrisme débordant, fait de tendresse et de fougue, enlevant jusqu'à l'extase, attendrissant jusqu'aux larmes.

Ceux qui l'ont entendu, cette fois-là, savent seuls quel grand artiste il y avait sous cette enveloppe de modeste bonhomie qui fut si douce et si chère à tous ceux qui ont pu l'apprécier dans le laisser-aller de relations intimes. Ceux-là seuls savent ce qu'aurait pu être ce merveilleux musicien, mort, hélas ! dans un oubli relatif, endormi d'abord par les bercements d'un bonheur trop soudain et trop précoce, paralysé plus tard par les cruels réveils que la vie ménage quelquefois aux âmes sensibles et trop confiantes.

A vrai dire, Prume ne se faisait plus entendre en public depuis plusieurs années. Il vivait dans la retraite et l'intimité de quelques amis de choix, qui parvenaient bien rarement à dissiper un peu le nuage de mélancolie qui pesait sur son front.

Mais autant il avait été modeste au jour des bravos frénétiques de la foule, autant il avait été sympa-

thique et bon à l'heure de ses plus grandes félicités, autant il se soumit dignement aux revers du lendemain. et supporta avec résignation la cruelle blessure qui lui saignait au cœur, et qui l'a torturé ! Si long-temps, avant de le jeter sur la couche mortuaire devant laquelle toute une population a défilé pour donner un dernier coup d'œil et faire un dernier adieu à celui qu'elle avait tant de fois applaudi.

Je viens de dire que Prume était resté digne devant la douleur. J'ajouterai qu'après avoir été toute sa vie la douceur et la bonté mêmes, il se montra, dans l'épreuve, généreux jusqu'à l'héroïsme. Jusqu'à ses derniers moments, si légitimes pourtant qu'eussent été les représailles, jamais une parole méchante ou vindicative ne s'échappa de ses lèvres.

Je lui ai vu entre les mains des armes dont il aurait pu tirer des vengeances fulgurantes contre ses bourreaux ; il les laissait tomber en disant : A quoi bon ? Dors en paix, ô mon grand artiste ! ô mon vieil ami, qui fus pour moi un frère—frère par l'art et frère par l'âme !

Je t'ai acclamé bien des fois ; tu m'as fait une large part de tes joies ; j'en ai pris une aussi large à tes tristesses.

Nous avons marché longtemps la main dans la main ; te voilà arrivé au but ; puisse cette larme que je laisse tomber sur ton cercueil te prouver que mon affection et celle des miens pour ton grand cœur, de même que mon enthousiaste admiration pour ton beau génie, te survivra, jusqu'à ce que mon tour vienne d'aller connaître le néant des bonheurs et des douleurs terrestres !

LOUIS FRÉCHETTE.

LE COLOSSE

Respectueusement dédié à M. Hyacinthe Chabot, l'auteur du projet du pont Interprovincial

La cité le contemple avec orgueil et joie.
Il ouvre aux travailleurs une nouvelle voie,
Une plus vaste arène, un plus large horizon.
Il eût émerveillé Rhodes, Ephèse et Rome...
Et les lourds chariots et les bêtes de somme
Auront pour ce géant le poids du moucheron

Triomphe du penseur subjuguant à nature,
Au-dessus de l'abîme il dresse sa stature
Plein d'une majesté qu'on ne peut définir,
Et, fort comme le mont où la trombe se brise,
Debout sur les granits qui lui servent d'assise,
Il semble hardiment regarder l'avenir.

Il semble défier les efforts des années,
Le choc des ouragans et des eaux déchaînées.
Stable comme le roc, calme comme l'airain,
A peine il sentirait la foudre sur son arche.
Il montre ce que peut un peuple altier qui marche
Guidé par le flambeau du progrès souverain.

Où, l'éclair vainement le choisirait pour cible,
Il est inébranlable, il est indestructible,
Et son lourd tablier est un large chemin
Où, rivaux fraternels, ardents, la tête haute,
Tous, Saxons et Latins, passeront côte à côte,
Du même pas alerte et la main dans la main.

Sous sa masse de fer l'abîme asservi tremble.
Du haut de ce balcon étrange l'œil contemple
Les aspects sans pareils, les trésors inouis,
Qu'en vidant son écriin fécond sur un rivage,
La nature prodigue, en sa splendeur sauvage,
Étale sans mesure aux regards éblouis !

On vient de tous les points voir ce chef-d'œuvre énorme ;
Mais, que la cité veille ou que la cité dorme,
Rien ne fait tressaillir l'impassible géant,
Et, sous l'astre levant du siècle qui commence,
Le colosse poursuit en paix son rêve immense,
Les pieds enracinés dans le gouffre béant.

Et devant ce titan l'esprit soudain s'éveille,
Nous songeons, orgueilleux, qu'une telle merveille,
Dont l'audace séduit les passants transportés,
Est un des lourds anneaux de la chaîne féconde
Que la main du progrès enroule sur le monde,
A travers les grands monts et les gouffres domptés.

Nous voyons, tout rêveurs, l'œil perdu dans l'espace,
Le chemin qu'à déjà parcouru notre race
Sur ces bords teints du sang d'héroïques rivaux,
Nous voyons, au-dessus de l'époque où nous sommes,
Dans un nimbe éclatant, briller les noms des hommes
Auxquels le pays doit ses immortels travaux !

Ottawa, 25 février 1901.

W. CHAPMAN.

PROFILS D'ARTISTES MONTREALAIS

Mlle IDOLA SAINT-JEAN

Esquisser le profil d'une jeune fille, est un peu pour l'écrivain, ce qu'étudier un fleur est au peintre qui veut en rendre les moindres détails, en faire comprendre tous les charmes.

D'abord on considère la fleur par elle-même, on en fait ressortir les moindres chatouillements, puis ceci fait, on passe à son parfum qui en est le complément.

Le parfum de la femme c'est son esprit, et plus grand est-il encore, lorsqu'il pousse ses aspirations vers les hauts sommets intellectuels.

Je suis un peu en faveur du féminisme, non pas que je désire que nos femmes soient avocates, médecins, tabellions ou chef de pompiers. Mais il est de ces choses vers lesquelles les femmes ont un chemin tout tracé. Ce sont les arts et la littérature.

Et, chaque fois que je vois une femme entreprendre avec succès une branche quelconque des Beaux-Arts, je ne puis m'empêcher d'éprouver un certain enthousiasme, chose bien naturelle, puisque je vois par là, une ère de progrès pour les générations futures. La femme est la clef des civilisations, c'est elle qui berce nos jeunes années, modèle notre caractère et qui imprime dans notre cerveau les lignes qui seront le point de départ de notre vie toute entière.



Photo. Laprés & Lavergne

Il faut donc encourager la femme à poursuivre son but vers les arts, la protéger à ses débuts, lui donner le rang auquel elle a droit, par son talent et surtout son énergie.

Car il faut l'avouer, la femme a pour elle deux grands choses : la ténacité dans le travail, la résignation devant l'écueil. Avec ces deux choses, ici-bas, il y a un mais... Ce qu'il faut à la femme artiste, c'est la vérité intellectuelle qui lui donnera à la fois la douceur féminine jointe à l'énergie masculine.

Il y a pas très longtemps, je parlais aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ d'une jeune Montréalaise. Mlle Idola Saint-Jean, bien connue dans les hautes sphères de notre société ; et qui a dernièrement fait preuve d'un réel talent pour l'art déclamatoire.

Douée de dispositions sérieuses pour l'élocution Mlle Saint-Jean possède en elle, de fortes et belles qualités, qui sans aucun doute iront en augmentant avec le travail.

La voix est pure, d'une tonalité sympathique et l'articulation des plus distinctes.

Il ne faut pas se faire illusion, la déclamation est un art qui nécessite un grand travail. C'est ce que

Mlle Saint-Jean a fort bien compris, et des études sérieuses sont venues compléter ce qui chez elle était naturel.

La prononciation est très française et la voix aussi, ce qui prouve que l'école qu'elle a suivie, est l'école française, c'est-à-dire que c'est une artiste européenne qui fut son mentor artistique.

Et, à ceci, ajoutons un geste naturel, gracieux qui ajoute encore au charme de la diction.

Il est dommage que Mlle Saint-Jean ne se produise pas plus souvent et, tout en donnant au public l'avantage de l'entendre, puisse elle-même profiter de l'expérience de la scène.

Car il n'y a pas à dire, c'est un métier à apprendre que la scène, et le temps seul donne l'expérience.

Mlle Saint-Jean, cependant, a compris qu'elle devait ne pas être avare de ses aptitudes, et de nombreux élèves y puisent chaque jour des données nombreuses et sérieuses.

Il n'est pas douteux qu'un bel avenir attend cette jeune et courageuse artiste dans la carrière qu'elle vient d'embrasser.

JÉHIN-PRUME.

APOSTOLAT D'UN ENFANT

Un jour, dans une instruction familière, un jeune prêtre dit ces paroles : " Voulez-vous convertir une famille ? Amenez au milieu d'elle une âme qui sache souffrir.

— Voulez-vous le retour à Dieu d'une âme qui vous est chère ? souffrez pour elle."

Elles furent entendues par une enfant du peuple qui venait de faire sa première communion. Comment put-elle les comprendre ? C'est le secret de Dieu.

La pauvre enfant avait vu souvent pleurer sa mère, et elle rougissait de honte quand, le soir, presque tous les soirs, son père rentrait abêti par le vin.

Le jour où lui fut révélée la force de la souffrance, elle embrassa sa mère avec une effusion de tendresse qui fit tressaillir l'épouse malheureuse, et lui dit : " Maman, soyez contente : bientôt allez, papa ne vous fera plus pleurer."

Et le lendemain, au repas de midi, le seul qui réunissait la famille, l'enfant accepta le potage, un morceau de pain, et elle refusa tout le reste.

— Tu es malade, dit la mère étonnée.

— Non, maman.

— Mange donc, dit le père.

— Pas aujourd'hui.

On crut à un caprice, et on voulut punir l'enfant en la laissant à sa bouderie.

Le soir, le père revint ivre comme tous les jours : l'enfant, qui était couchée et qui ne dormait point, l'entendit blasphémer, et se mit à pleurer. C'était la première fois que le blasphème lui arrachait des larmes.

Le lendemain, comme la veille, elle refusa, pendant le dîner, toute autre nourriture que du pain et de l'eau.

La mère s'inquiète, le père se fâche.

— Je veux que tu manges, dit-il en colère.

— Non, répondit l'enfant avec fermeté, non, tant que vous vous enivrerez, que vous ferez pleurer ma mère et que vous blasphémerez ; je l'ai promis au bon Dieu, et je veux souffrir pour qu'il ne vous punisse pas.

Le père baisa la tête ; le soir il rentra calme, et la petite fut charmante de gaieté, d'entrain et d'appétit.

Mais l'habitude entraîna encore le père. Le jeune de l'enfant recommença. Cette fois, le père n'osa rien dire : seulement une grosse larme roula sur sa joue, il cessa de manger ; la mère pleurait ; seule, l'enfant restait calme.

Et lui, se levant et pressant sa fille dans ses bras :

— Pauvre martyr ! tu ferais toujours ainsi ?

— Oui, papa, jusqu'à ce que je sois morte ou que vous soyez converti.

— Ma fille ! ma fille ! je ne ferai jamais pleurer ta mère.

Les Braves mêmes ont peur

RÉCITS DU GAILLARD D'AVANT

Qu'est-ce que la peur ? Proviend-elle toujours du manque de courage ? Et ne peut-elle, dans certaines circonstances, être un phénomène purement instinctif, produit par l'imagination et par les nerfs, et d'autant plus irrésistible que les raisons de craindre existent moins ? Nos lecteurs se demanderont si, dans les deux cas qu'expose notre dramatique récit, les plus braves ne peuvent déclarer sans honte qu'ils ont eu peur, comme les plus grands généraux conviennent sans détour de leurs insuccès.

Beau temps, mer calme. Poussé par une fraîche brise d'ouest, le croiseur l'Amiral, en route pour Terre-Neuve, file rapidement. Assis à l'extrême pointe du gaillard d'avant, trois matelots fument en causant et causent en fumant. C'est Claudius Lamigrane, un gars de Provence, petit, maigre, trapu bronzé, Jean Madoïc, de Landivisiau en Bretagne, un bon colosse, et Corentin Cohervan, un novice.

« Bah ! s'exclame le novice, un brave comme toi, Lamigrane, un lascar comme toi, Madoïc, vous avouez que vous avez eu peur ? Ça n'a pas dû être pour des choses ordinaires. Voilà des histoires que j'aimerais à vous entendre conter un jour comme aujourd'hui où l'on n'a rien à faire qu'à tuer le temps.

— Si ça t'amuse, moussaillon, repartit Lamigrane, je veux bien commencer, à la condition que Madoïc aura son tour. Mais ne t'attends pas à une de ces histoires de revenants, mystérieuses, fantastiques, comme on en raconte aux enfants. Non. Si j'ai tremblé, une fois dans ma vie, c'est devant un vrai danger, bien réel. Seulement, voilà : il est survenu à l'improviste, sans crier gare. Vois tu, petit, on a beau être crâne, bien trempé, après avoir fait ses preuves sur maints champs de bataille et être resté, sans sourciller, debout au milieu des boulets et des balles, je dis, moi, et bien malin qui me démentira ! que la surprise, l'imprévu, l'inconnu, peuvent faire un poltron du plus brave. D'ailleurs écoute mon histoire ; tu me diras ensuite si tout autre à ma place n'aurait pas ressenti comme moi un frisson de terreur.

« La scène est au Tonkin. Depuis six mois, la Triomphante, où je servais, était à l'ancre dans la baie d'Along, près de l'embouchure du fleuve Rouge. L'endroit n'était pas sûr à cette époque. Les rives du fleuve étaient infestées de pavillons-noirs. Aussi, pour éviter des batailles inutiles, tout l'équipage était-il consigné à bord.

« Une nuit, voilà que la machine à distiller l'eau de mer se détraque. Aussitôt, dix matelots, j'étais du nombre, reçoivent l'ordre de se rendre à terre pour faire une provision d'eau. On nous empile, dès le petit jour, dans la chaloupe à vapeur, avec quantité de tonneaux que nous devons remplir au fleuve. Notre beau-



Tout le troupeau de buffles à mes trousses, je courais à perdre haleine, poursuivi par le bruit infernal de cette avalanche vivante

gne achevée, il nous restait quelques heures de liberté. Nous partons en promenade. « Surtout, nous avait recommandé l'enseigne, ne vous séparez pas, marchez coude à coude ! » Nous voilà en route, bras dessus, bras dessous, quatre camarades et moi. Mais il me tardait d'être seul et de marcher en liberté. Au premier tournant du chemin, je brûle la politesse aux amis. « Bonsoir, la compagnie ! » Et je me trouve bientôt tout seul, en pleine campagne, dans une rizière immense, bornée au loin, mais tout au loin, à une distance de près d'une lieue, par une masse de rochers bruns entourés de hautes broussailles.

« Le soleil n'était pas encore ardent. Une brise tiède courait sur les champs. J'aspirais l'air à pleins poumons, heureux d'aller et de venir sur le « plancher des vaches. » Par malheur, au Tonkin, c'est le « plancher des buffles » qu'il faudrait dire. Partout où il y a des marais, on est sûr de rencontrer un troupeau de ces animaux, si profondément enfoncés dans

meuglant et se précipite sur moi.

« Sans m'affoler, sans me déconcerter, je me cale bien sur mes jambes, je m'apprête à parer le choc. Il faut vous dire que, tout enfant, je domptais, dans mon pays, les rudes taureaux de Camargue. Saisir les bêtes aux cornes, les jeter à terre d'une saccade, c'est un jeu qu'on appelle en Provence « la ferrade. » A seize ans, j'y étais si exercé que plusieurs fois de suite j'ai gagné le premier prix. Tout cela, pour vous expliquer comme quoi je ne m'émus pas outre mesure de la colère du buffaillon. « Lamigrane, mon ami, pensai-je, tu vas te refaire la main. » Et j'attendis de pied ferme.

« Le buffle arrivait sur moi, furieux, emplâtré de fange. Je prends mon élan, je saute. Une ! deux ! Et voilà la bête qui roule les quatre fers en l'air.

« Je n'attends pas, vous pensez bien, qu'elle se relève. Sitôt le coup fait, je file à toutes jambes, je pars sans demander mon reste. J'avais à peine fait

deux cents mètres, que j'entends derrière moi un bruit infernal, un galop sourd, étouffé. Je me retourne sans m'arrêter. Qu'est-ce que je vois ? tout le troupeau à mes trousses, quatre cents lourdes pattes galopant à ma poursuite ! Cette fois, je n'en menais pas large. Je redouble de vitesse. Je ne cours plus, je vole. L'air siffle à mes oreilles. Dame ! c'est que je n'avais plus qu'un seul espoir de salut : ces rochers et ces épais buissons que j'avais aperçus de loin en commençant ma promenade. Ils n'étaient plus très éloignés. Si je parvenais à les atteindre, j'étais sauvé ! Mais en aurai-je la force ? Déjà je perdais le souffle, je me sentais faiblir. A un moment, il me sembla même que les monstres gagnaient du terrain. Décidé à vendre chèrement ma vie, je tire, tout en courant, mon revolver de ma ceinture. Je l'arme d'une main fébrile. Puis, galopant tou-



Une grande ombre lancée jaillit des ténèbres. Je fais feu, une masse pesante s'abat sur moi. C'était le tigre, que j'avais blessé à mort

jours, je tourne la tête et regarde en arrière. Ah ! quel tableau, mes enfants ! Figurez-vous une masse croulante, une avalanche vivante dévalant derrière moi ! Les buffles me poursuivaient avec tant de rage qu'ils se poussaient les uns les autres ; ceux des côtés fonçaient dans le tas pour se faire une place ; d'autres se cabraient et s'avançaient debout, presque portés par leurs voisins. On eût dit une seule bête énorme, monstrueuse, fantastique, comme on en voit dans les cauchemars, un bloc informe de chair fumante, hérissé de cornes du haut en bas !

« Mais jugez de mon ébahissement. A mesure que j'approchais des roches, les buffles semblaient ralentir leur course. On aurait dit qu'ils avaient peur. Soudain la troupe s'arrêta net. Un moment, comme hésitant, les buffles restèrent sur place, humant l'air à pleins naseaux. Puis ils se séparèrent, rebroussant chemin pour la plupart.

« Dieu soit loué, pensai-je ; j'étais sauvé. A présent, les voici, les roches. Un étroit sentier, montant, tortueux, embroussaillé, les contournait. Je m'y engage d'un pied lesté, me frayant tant bien que mal un chemin parmi les ronces enchevêtrées. En grim pant, en m'agrippant, j'arrive à une sorte de grotte formée de deux énormes blocs de terres. Ils se touchaient par le sommet, puis allaient s'écartant, en sorte qu'il y avait entre eux, à la base, un espace vide, aussi noir qu'une gueule de four. « Bonne affaire ! pensai-je. Voilà une grotte où il doit faire frais. Je vais donc pouvoir me reposer à l'aise ». Je me dirige vers l'entrée de la grotte. J'étais au seuil, j'allais entrer, quand tout à coup...

« Non, non, rien ne peut donner une idée de la rapidité de cette attaque. Un ressort qui se détend, une grande ombre lancée qui jaillit des ténèbres, quelque chose de souple, de brusque et de lourd ; une masse pesante qui s'abat sur moi, voilà mon impression première. Je ne compris, ne sentis rien, sinon que je tombais, écrasé sous un poids ; une haleine chaude effleura mon visage. Alors, d'instinct, à l'aveuglette, j'abaissai le revolver que j'avais à la main. Quatre coups de feu, un râle sourd, la sensation d'un grand corps qui s'affaisse brusquement. Je reste un moment sans pensée. Puis, peu à peu, mes sens me reviennent. J'ouvre les yeux. A deux pas de moi, flasque, inerte, un tigre était étendu, blessé à mort.

« Ma première idée fut de me tâter les membres. Rien de cassé. L'épaule, seulement, me cuisait un peu. Des gouttes de sang sur ma main me firent constater que j'étais blessé. Ce n'était rien. Un léger coup de griffe. Allons ! j'avais eu de la chance. Et puis, j'étais tout fier d'avoir visé si juste. Un vrai coup de hasard, mais n'importe ! La bête était bien touchée. Une bête royale, ma foi. Je la vis se débattre dans un dernier spasme. Ses pattes, ses terribles pattes, se détendirent. Et puis, plus rien. Elle était morte.

« Eh bien ! le croiriez-vous ? C'est à ce moment-là que j'eus peur, oh ! mais, une peur folle, irraisonnée. Moi qui jusqu'alors n'avais pas tremblé, c'est en voyant le corps inerte de mon ennemi, en regardant ses crocs effrayants entre lesquels j'avais bien manqué d'être broyé, que je fus saisi de terreur. Je frissonnais, je pivotais sur les talons. Je restai ainsi quelques instants, éperdu, sans pensée. Puis, brusquement d'un bond, je m'élançai, fuyant à toutes jambes, comme si j'avais encore eu un troupeau de buffles à mes trousses.

« J'étais si troublé que je n'avais même pas songé à ramasser mon revolver. Il était resté sur le champ de bataille. Mais maintenant, je n'en avais plus besoin. Les buffles étaient loin. J'eus d'ailleurs le bon sens de faire un détour pour éviter les marécages.

« Tout en courant, je revenais à moi, je reprenais le dessus. Et j'avais honte de moi-même.

« — Comment, pensais-je, c'est quand tout danger est écarté, quand je me retrouve, par miracle, à peu près sain et sauf après une telle aventure, que je me mets à trembler de tous mes membres ? Va, Lamigrane, me disais-je, tu n'es qu'une poule mouillée. Tu n'es pas un homme !

« Mais j'avais beau m'injurier, ma sottise frayer

persistait. Ce fut une circonstance tout à fait inattendue qui me remit d'aplomb. Figurez-vous qu'au moment où, filant toujours vers la mer, je passais devant un gros bosquet de bambous, j'en vois surgir deux indigènes qui se plantent devant moi, l'air menaçant, en brandissant l'un une sorte de grand hachoir emmanché au bout d'un bâton, l'autre un vieux fusil au long canon de bronze.

« La vue de ces Pavillons-Noirs, petits, chétifs, si ridicules avec leur corps malingre et leurs armes grotesques, produisit sur moi une réaction bienfaisante. Du coup, je me retrouvai moi-même, je redevins le Claudius d'autrefois. Le fait est qu'ils étaient assez drôles, ces négroillons, qui prétendaient m'empêcher de passer, moi qui venais de me colleter successivement avec un buffle et un tigre !

« Je me cale, je fonce sur eux : « Place, microbes, ou je vous avale ! » L'homme au mousquet tire et me rate. Son camarade essaye à peine de lever son hachoir que je le lui arrache des mains. Cela fait, j'attrape un des Chinois au cou et je serre, je serre, tout en jouant des pieds pour me débarrasser de l'autre. Mais le maudit pirate parvint pourtant à se glisser près de moi. Il me mordit au bras si cruellement que je lâchai prise. Aussi bien, celui que je tenais avait son compte. Au tour de l'autre. Réunissant tout ce qui me restait de forces, j'empoigne l'indigène qui venait de me mordre, je le soulève de terre. A mes pieds, le Fleuve Rouge coulait, impétueux. Ah ! ce ne fut pas long. Le temps de compter jusqu'à trois... Et avant qu'il n'eût eu le temps de dire « ouf ! » voilà mon Chinois dans l'eau. Il s'y débattit quelques instants et disparut.

« Je repris ma course et cette fois j'arrivai sans incident à la chaloupe. On m'attendait depuis longtemps. L'enseigne était furieux. Du plus loin qu'il m'aperçut, il m'apostropha avec indignation. Mais quand il vit ma pâleur, mes habits en toques et pleins de sang, il s'adoucit, s'inquiéta. On fit cercle autour de moi, on s'empressa. Je vous laisse à penser comment le récit de mon aventure fut accueilli !

« Voilà mon histoire, mes enfants. C'est la seule fois de ma vie où j'aie jamais connu la peur, la vraie. Et maintenant, si vous doutez, si vous pensez que je me vante, j'ai là de quoi vous prouver que tout cela n'est pas un conte. J'ai des pièces.»

Ce disant, Lamigrane ôta sa vareuse, écarta sa chemise et, montrant sur son épaule une large cicatrice :

« Voilà, fit-il, la signature du tigre, de M. Tigre, comme disent les Annamites. Et là, sur mon bras, cette marque, c'est l'empreinte des dents du Pavillon-Noir !... Maintenant, à vous le tour, on écoute.»

H. GUY.

(Lectures pour Tous)

BOUTON DE ROSE BLANCHE

Dans mon jardin, le doux printemps fait éclore des milliers de fleurs odoriférantes : la jeune renoncule, aux brillantes couleurs d'or se trouve à côté des géraniums écarlates ; le jasmin à la corolle blanche et à l'odeur capiteuse pousse à côté des marguerites au cœur d'or et aux couronnes blanches ; les fuchsias, les digitales pourprées, les myosotis azurés, toutes les fleurs variées de l'ancien et du nouveau continent se pressent, se coudoient, se mêlent avec art, grâce à l'habileté, à la science de mon jardinier-fleuriste qui sait faire de mon petit coin de terre un véritable paradis terrestre.

Mais parmi toutes ces fleurs variées, aux couleurs brillantes, aux pétales veloutés, au luxuriant feuillage, celle qui attire le plus nos regards, qui obtient tous les suffrages de la beauté, c'est, sans contredit, la rose, cette reine des jardins, disent les poètes !

J'ai des rosiers d'espèces différentes, variées : depuis le rosier blanc jusqu'au rosier rouge foncé, en passant par les variétés : jaune, rose, écarlate et pourpre. Mais le rosier que je fais cultiver avec le plus de soin avec le plus de plaisir est le beau rosier blanc que j'ai planté à la place d'honneur de mon parterre ; parce qu'il me rappelle de doux et de tendres souvenirs ; il

a été témoin de mes joies du jeune âge et des amères douleurs causées par mes illusions disparues !

Et chacun le sait, l'homme s'attache aussi bien aux objets qui lui rappellent ses chagrins et ses pleurs, qu'aux objets qui sont pour lui le souvenir des événements heureux de cette vie terrestre, de cette vie éphémère, qui est semée pour nous de bonheur et de larmes, de joies et de souffrances, de félicités et de soupirs. Cette vie que nous aimons et que nous maudissons parfois !

Le rosier blanc est à l'approche des beaux jours, à l'arrivée du gai soleil, couvert d'une multitude de boutons prêts à éclore, prêts à s'épanouir sous les brillantes caresses de l'astre du jour. Comme ils sont beaux ces boutons de rose ! lorsque, le matin, la rosée, déposée par la nuit, brille, au soleil levant, de mille feux et ressemble à d'innombrables diamants posés là par une main mystérieuse, et forme le diadème de cette reine des jardins : la belle rose !

Aussi écoutez leur langage, ne semblent-ils pas vous dire :

— Oh ! comme il nous tarde d'être arrivés à l'heure bénie de notre épanouissement ! Comme nous serons heureux, lorsque le papillon, aux brillantes couleurs, viendra se poser sur nos pétales et pomper le suc de notre cœur ! Poser ses plus doux baisers sur notre face caressée par le doux zéphyr d'une chaude journée d'été.

Peut-être que plus tard nous serons admis à orner le front pur d'une jeune et belle communiant, et que la blancheur de nos pétales sera l'emblème de la pureté de son cœur ; de ce cœur qui, avide d'amour, va se fondre avec le Dieu d'amour, le Dieu de paix, le Dieu qui veut régner en maître sur tous les cœurs et qui, pour nous attirer à lui, n'a pas craint d'expirer sur une croix et de souffrir la mort ignominieuse qu'on réservait jadis aux plus grands criminels ?

Peut-être, dit encore le bouton de rose, que je suis destiné à orner la toilette d'une jeune mariée, peut-être qu'il me sera permis de donner à l'heureux époux un image de la pureté de celle qui unit sa vie à la sienne ! et que je verrai mes pétales mouillés de larmes de bonheur et de joie, des larmes qui auront jailli des yeux bleus et purs de la jeune vierge !

Peut-être encore suis-je destiné à accomplir un devoir qui, quoique triste, ne me semble pas pénible. Peut-être que j'entrerai dans la couronne offerte, par ses amies, à une jeune vierge qui, ayant à peine entrevu les alarmes de cette pénible vie, s'est envolée vers l'éternel séjour et a contemplé, avec dégoût, ce bas-monde où l'innocence, la vertu, le beau, le bien sont considérés comme de vains mots et ne sont propres qu'à faire des dupes des esprits se disant esprits-forts !

Pauvres boutons de roses ! vous aviez de bonnes pensées, vous aviez de nobles aspirations, mais Dieu n'a point cru devoir vous employer aussi dignement !

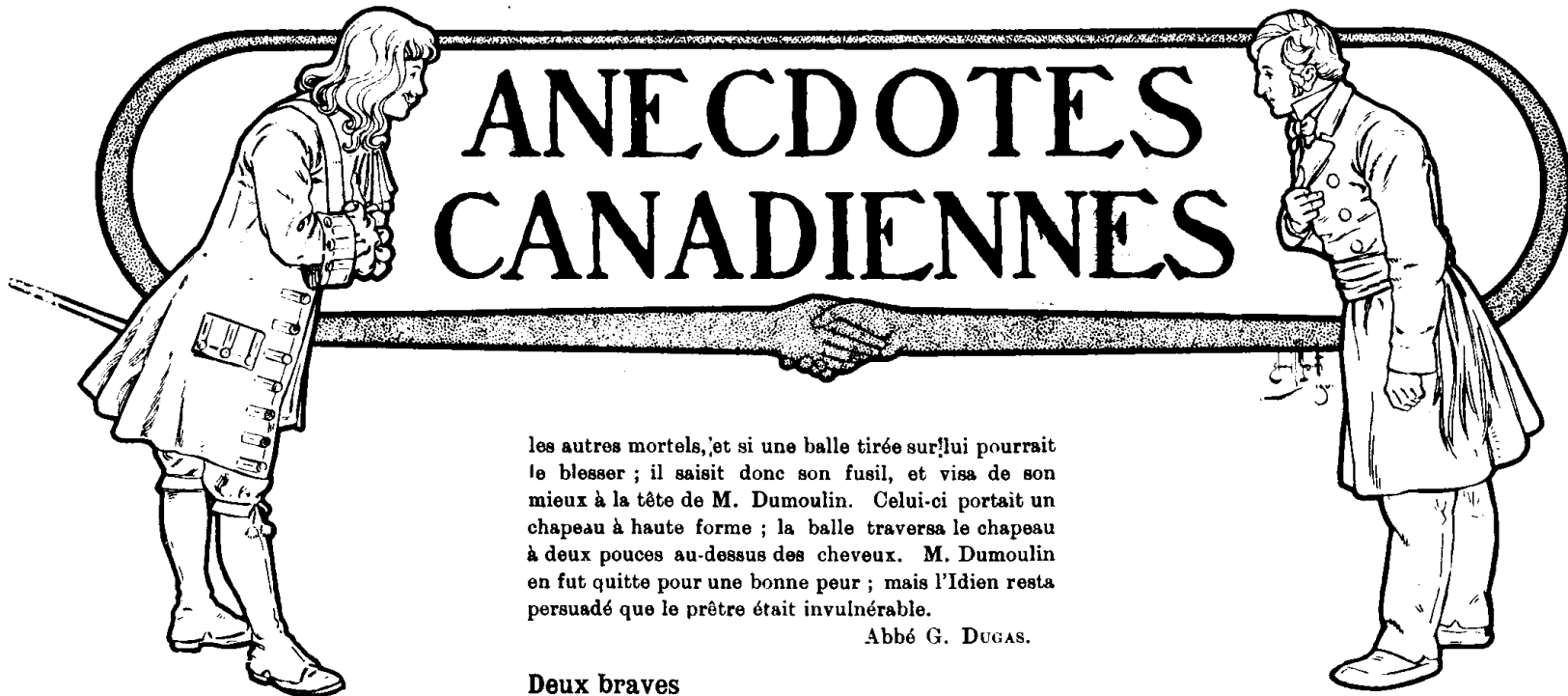
Vous avez entr'ouvert vos pétales, le soleil vous a envoyé ses brillants et brûlants rayons, la nuit vous a donné sa fraîche rosée, le papillon et l'abeille vous ont fait maintes visites, ils vous ont caressés, se sont reposés sur vos cœurs ; mais votre vie est passée obscure et ignorée, le Temps vous a fanés, vous a fauchés et « vous n'avez vécu, comme toutes les roses, que l'espace d'un matin ! » Le souvenir de votre doux parfum nous est seul resté.

PAUL CALMET.

L'homme qui rit d'un fou n'est pas nécessairement plus sage que lui-même.

Ceux qui décochent des traits d'esprit plus ou moins offensants et plus ou moins spirituels, montrent par là qu'ils ont un mauvais caractère, une âme peu bienveillante, trop attentive à saisir les travers d'autrui ils ne se font pas d'amis ou risquent de les perdre. C'est d'eux qu'un ancien a dit qu'ils aimeraient mieux perdre un ami qu'un bon mot. Le jugement le plus sévère est celui du Fabuliste :

Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.



ANECDOTES CANADIENNES

les autres mortels, et si une balle tirée sur lui pourrait le blesser ; il saisit donc son fusil, et visa de son mieux à la tête de M. Dumoulin. Celui-ci portait un chapeau à haute forme ; la balle traversa le chapeau à deux pouces au-dessus des cheveux. M. Dumoulin en fut quitte pour une bonne peur ; mais l'Indien resta persuadé que le prêtre était invulnérable.

Abbé G. DUGAS.

Deux braves

Un jour, il y a bien longtemps de cela, il y avait élection à Montréal. Le meneur en chef du candidat anti-canadien était le distillateur Molson, le même qui s'était vanté de pouvoir se faire suivre par tous les Canadiens "avec un torchon trempé dans le whisky." Lui et les siens se mirent en tête d'empêcher les nôtres d'entrer dans certain poll. La nouvelle parvint aux oreilles de M. Benoit Bastien, l'entrepreneur bien connu de cette ville, et du brave Marcotte. Tous deux se portèrent vers le poll, tombèrent à bras raccourcis sur les *Britons* et mirent le poll sous leur protectorat. La "troupe anglaise," comme on disait, fut appelée par Molson et priée de déloger les deux Canadiens ; mais les militaires restèrent neutres, contemplant avec une admiration très visible, le désarroi infligé par nos deux Canadiens à une centaine de fanatiques.

VIEUX-ROUGE.

Sagacité d'un sauvage

Charlevoix raconte que, la venaison suspendue pour sécher dans la hutte d'un Indien peau-rouge, ayant été dérobée, le sauvage s'élança dans les bois à la poursuite du voleur inconnu. Il n'avait fait, que peu de chemin lorsqu'il rencontra quelques voyageurs. Il leur demanda s'ils avaient vu "un petit homme blanc, vieux, portant un court fusil, et suivi d'un petit chien à courte queue," car il était sûr, disait-il, que ces indications devaient s'appliquer fidèlement à l'individu qui emportait ses provisions.

Les nouveaux venus avaient en effet rencontré le voleur, et ils demandèrent comment le sauvage, qui affirmait ne l'avoir jamais vu, pouvait si bien le décrire.

"J'ai connu que le voleur était petit," répondit le sauvage, parce qu'il avait amoncelé des pierres pour atteindre à ma viande ; j'ai connu qu'il était vieux, parce que les pas que j'ai suivis dans les bois sur les feuilles mortes étaient courts et rapprochés ; j'ai vu que c'était un blanc, parce qu'il marchait les pieds tournés un peu en dehors, ce que ne font jamais nos Peaux-Rouges ; j'ai connu que son fusil était court aux marques laissées par le canon de cette arme sur l'écorce contre lequel il l'avait appuyée ; les traces du chien m'ont appris que l'animal était petit, et les marques faites sur la poussière, au lieu où il s'était assis pendant que son maître me volait ma chasse, m'ont fait voir que sa queue était courte".

Un enfant patriote

On raconte de M. Benoit Bastien, qui vient de mourir, l'anecdote suivante :

En 1837, son père qui était allé résider à Sainte-Scholastique, avait été un des premiers à prendre les armes et à organiser les siens. Comme on le sait, les patriotes, mal armés, durent céder devant le nombre

et se disperser. Alors les *brûlots* de Colborne se livrèrent à la plus agréable partie de leur tâche. Ce ne fut que pillage et dévastation ; la torche incendiaire fut promenée sur le long et le large, et on ne fut pas éloigné de voir, au Canada, une seconde édition des ignominies qui marquèrent en 1814, l'invasion de la France par les Alliés.

Les soldats anglais étaient rendus à Sainte-Scholastique. Ils en voulaient tout particulièrement au père de Benoit Bastien. Sa maison leur fut désignée, mais ils n'y trouvèrent que l'enfant.

—Où est ton père ? lui demanda le chef du peloton.

—Il est allé se battre à Saint-Eustache.

—N'as-tu pas peur des soldats ?

—Non, un patriote n'a jamais peur des soldats, répondit crânement Benoit.

L'Anglais ne put s'empêcher d'admirer cette bravoure si candide et si décidée. Il commanda à ses gens de respecter l'immeuble du patriote Bastien ; il fit remettre le butin qui venait d'être enlevé et, sans doute, parla souvent du petit patriote qui lui avait donné la réplique à Sainte-Scholastique.

VIEUX-ROUGE.

Effets soporifiques de deux livres canadiens

Un ami de l'honorable Chauveau écrivait un jour cette lettre pleine de malice :

"Mon cher ami,

"... Tu te plains d'insomnie : écoute mon aventure et fais-en ton profit.

"En juillet dernier, j'étais allé rendre visite à un ancien compagnon d'études, qui vit dans les Cantons de l'Est. Après une journée de route fatigante, j'arrivai chez lui harrassé ; et je ne tardai pas à lui demander un lit, me promettant une bonne nuit de sommeil. Mais je comptais sans mes hôtes ; j'étais à peine assoupi, que je m'éveillai assailli par une nuée de punaises. Impossible de dormir. J'allumai ma lampe, et, assis sur mon lit, j'allongai la main vers les deux petits rayons de bibliothèque, accolés au mur. J'en tirai un volume, je l'ouvre : le *Panthéon Canadien*, de M. Bibaud. Une plume maligne avait écrit au-dessous du titre : *imprimé sur des feuilles de pavot*. L'idée de lire ne me vint même pas. Je déchirai les feuilles une à une, les roulai en pilules entre mes mains, et je m'amusai à les jeter sur les punaises, que je voyais se promener sur le couvre-pied. J'observai qu'aussitôt qu'une pilule tombait dans le voisinage d'une punaise, celle-ci baillait et restait assoupie. Curieux de ma découverte, je saisis un second volume. Je regarde : *Charles Guérin*. Une feuille est déchirée, roulée en pilule. Je n'avais pas lancé la quatrième, que toutes les punaises ronflaient d'un sommeil léthargique et me laissaient tranquille jusqu'au lendemain..."

PLACIDE LÉPINE.

Ce que les sauvages pensent des Canadiens

Un jour un sauvage du Nord-Ouest disait à un Canadien : Vous autres, vous êtes nos amis, parce que vous ne nous trompez pas, et que vous vivez avec nous comme des frères. Les autres nations viennent à nous comme des *maringouins* : un maringouin arrive, suce le sang, puis s'en va ; voilà ce que font les étrangers qui viennent dans notre pays : ils nous arrachent ce que nous avons, et ensuite ils s'en vont.

ABBÉ G. DUGAS.

Une parole à détente

Nul ne savait mieux que l'honorable P.-J.-O. Chauveau saisir l'apropos pour décocher une fine répartie, une saillie piquante. C'est à lui qu'on doit ce bon mot à l'adresse de son ami Cauchon, lorsque fut exposé, pour la première fois, dans les couloirs du palais législatif, à Ottawa, le portrait du président du Sénat, avec ce luxe de dentelles et de soiries qui amusa si fort le public.

—C'est bien Cauchon, dit Chauveau ; mais ajouta-t-il en haussant les épaules, il a trop de soies.

PLACIDE LÉPINE.

Excentricité

Voici un trait qui démontre la mobilité des idées et des projets de l'auteur du fameux roman de *Une de perdue deux de trouvées*, M. G. de Boucherville.

Un jour, il demeurait alors à Boucherville, il annonce à sa femme qu'il partait pour Montréal et que son absence serait de très courte durée.

Huit jours, deux semaines, trois mois s'écoulent, et madame n'a pas de nouvelles de monsieur.

Grand émoi dans la famille. Où est-il ? Qu'est-il devenu ? Est-il vivant ou mort ?

L'anxiété de tous est à son comble quand, cinq mois après son départ, on reçoit une lettre de l'absent.

On l'ouvre ; elle est datée de Rio-Janeiro.

Il avait soudain pris fantaisie à notre héros d'aller, sans en prévenir personne, faire un petit tour de santé... au Brésil.

PLACIDE LÉPINE.

Une dangereuse expérience

L'abbé Dumoulin missionnaire du poste de Pembina vers 1820, au Nord-Ouest, s'était acquis l'estime et la vénération de tout le monde.

Les sauvages de ce poste le regardaient, dit-on, comme un être surnaturel. Un jour qu'il était occupé à dire son bréviaire sur le bord de la rivière, un Indien campé sur le côté opposé, voulut s'assurer si vraiment le missionnaire était de chair et d'os comme

Un mot d'enfant

Le vénérable abbé Joseph Aubry, dont le nom est attaché au séminaire de Québec et au petit séminaire de Sainte-Thérèse, avait dès son enfance une grande disposition pour la piété. Il ne passait jamais, même tout petit, devant les croix qui bordent les chemins de nos campagnes, sans les saluer avec respect et s'y agenouiller quelque temps.

Il ne se reprocha pas d'y avoir manqué.

Un jour cependant, il revint à la maison l'air triste et tout confus. Lui ordinairement si gai, que pouvait-il avoir ? D'où venait ce trouble de conscience ? S'était-il dispensé enfin de sa pieuse pratique ?—Oh ! non, il avait bien prié, fidèlement comme à l'ordinaire, au pied de la croix. Ce qui jetait le trouble dans son âme, c'était une question de rubrique. Comme il était revenu à travers le champ et non par le grand chemin, au lieu de s'agenouiller devant, il s'était agenouillé derrière la croix. Or cette innovation l'inquiétait : ce n'était pas comme cela qu'il eût dû faire ; c'était un péché peut-être. Plus il y pensait, plus il sentait d'inquiétude et de remords. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il court vers sa mère, et le cœur tout gonflé, la voix tremblante : "Maman, s'écrie-t-il, maman, j'ai prié le bon Dieu à l'envers !"

Sa mère n'eut pas de peine à calmer ses scrupules ; et la consolation vint dans le cœur du jeune enfant.

ANONYME.

Une aventure d'étudiant

Pendant son séjour à l'Université-Laval de Québec, un étudiant en médecine aborde un soir Marmette, le romancier bien connu.

—Veux-tu venir avec moi voler un sujet de dissection au cimetière de *** ?

—C'est fait.

A onze heures du soir, les deux étudiants étaient dans le cimetière, par un beau clair de lune. Le cadavre était sorti de la fosse avant l'arrivée du charretier.

En l'attendant, ils traînèrent leur sujet le long de la clôture, couverte à mi-hauteur par la neige.

Pendant qu'ils y étaient blottis, Marmette vit, à travers les fentes, venir dans le chemin du roi un cultivateur qui, au lieu de passer outre, se détourna de son chemin et, sans rien soupçonner, se dirigea droit sur lui. Pressé par une petite servitude de l'humaine nature, le cultivateur s'arrêta le long de la clôture, regarda à droite et à gauche et, croyant n'être vu de personne, le profanateur !

...mingebat in patrios cineres.

Une idée soudaine passe par la tête de Marmette.

—Si je lui faisais une peur ?

Ce disant, il allonge le bras au-dessus de la clôture et saisit le casque de l'habitant.

Le malheureux ! il en vit trente-six chandelles ! Il crut tous les revenants du cimetière déchainés à ses trousses pour venger son crime.

Il bondit, il s'élança, éperdu, échevelé. Il court... Marmette a beau lui jeter son casque par la tête, il n'en est que plus épouvanté : il s'imagine recevoir le coup de poing d'un fantôme. Il est hors de lui-même, il court, il court encore...

PLACIDE LÉPINE.

Le cheval de la Baronne

La baronne de Longueuil, dernière du nom et descendante des fameux Lemoyne a été le sujet de plusieurs anecdotes typiques. En voici deux qui nous ont paru intéressantes.

Malgré ses deux ou trois quartiers de noblesse, la bonne dame, qui avait toujours pratiqué une des vertus les plus chères à la bourgeoisie, l'économie, était devenue, en vieillissant, quelque peu bizarre. Ainsi pour ne point laisser perdre l'herbe et les baies des arbustes qui couvraient alors l'île située vis-à-vis l'île Sainte-Hélène, elle y plaça de porcs en si grand nombre que les deux propriétés en furent bientôt in-

festées, et que l'île prit à cette époque le nom, qu'il n'a cessé de porter depuis, d'île aux goretts !

En ville, le cheval de la Baronne fut durant quelque temps aussi célèbre que le Bucéphale d'Alexandre. Voici comment advint cette réputation. Obéissant, à ses idées d'économie, la dame de Longueuil avait attelé à sa voiture aux formes préhistoriques, un vieux cheval d'allures plus que tranquilles, et qui, pendant plus que quinze ans, avait été au service d'un boulanger.

Les gamins d'alors, à seule fin de rire un peu et de faire endiabler la Baronne, ne manquaient jamais en rencontrant l'attelage de la faire arrêter dix ou douze fois dans la même rue. Il leur suffisait pour cela de crier *Bread !* A ce mot magique, l'animal, fidèle à ses anciennes habitudes, s'arrêtait court, et ni le fouet, ni les *hue !* ne l'eussent fait avancer. Mme la Baronne se trouvait obligée de descendre, et ce n'était qu'une fois remontée que le quadrupède se remettait en marche. A quelques pas plus loin, les enfants—cet âge est sans pitié—criaient de nouveau *Bread !* et la scène se renouvelait au milieu des éclats de rire des passants et des voisins.

A. ACHINTRE.

Ce qu'il faut pour faire un savant

Le premier évêque des Trois-Rivières, Mgr Cooke, était un esprit cultivé dans les lettres. Il avait eu l'honneur, autrefois, de faire la classe de rhétorique au séminaire de Québec. Depuis, il avait cultivé les muses à ses heures ; aussi il écrivait d'une manière peu ordinaire : son style était précis, coulant, limpide.

Etant un jour à causer avec lui sur la littérature et les sciences, sur la difficulté de devenir savant, il me fit cette interrogation :

—Savez-vous ce qu'il faut pour faire un savant ?

La question me surprit tout d'abord, et je balbutiai une réponse telle quelle. Je lui dis, je crois, qu'il fallait une bonne intelligence et un long travail.

—Pas trop mal, dit-il ; mais ce n'est pas parfait. Pour devenir un savant dans la force du terme, il faut trois grandes choses : l'intelligence, le travail et la mémoire.

La mémoire ! me dis-je à moi-même intérieurement, je n'y pensais guère.

—Oui, il faut ces trois choses, continua mon vénérable interlocuteur ; et l'une d'elles manquant, l'homme qui étudie ne peut devenir un savant. Maintenant, dites-moi laquelle de ces trois choses est la plus importante ?

Hein ! nouvel embarras. Je me risquai encore cependant, et je répondis que c'était l'intelligence.

—Vous vous trompez, me dit le prélat : c'est la mémoire.

La mémoire ! me dis-je encore une fois.

—Soyez intelligent et étudiez tant que vous voudrez, si vous n'avez pas de mémoire, vous travaillerez en vain : vous mettez de l'eau dans un panier percé. Vous oubliez à mesure ce que vous étudiez, et peu à peu vos connaissances se nuagent et finissent par s'évanouir.

Abbé J.-E. PANNETON.

La destruction des drapeaux français

Le vainqueur de la bataille de Sainte-Foye, le chevalier de Lévis, ayant été forcé d'abandonner le siège de Québec, à la suite de secours arrivés d'Angleterre, venait d'atteindre Montréal avec le reste de ses troupes.

Le surlendemain de son arrivé, trois corps d'armée anglais opéraient leurs jonctions à quelques lieues de Montréal. Devant la supériorité de ces forces, plus de 20,000 hommes, M. de Vaudreuil, le commandant en chef, réunit un conseil, et après une longue délibération, on se résolut à capituler, la lutte devenant une suprême folie.

Les termes de la capitulation furent acceptés ; moins

un pourtant : les honneurs de la guerre pour les troupes françaises.

A ce refus, le chevalier de Lévis, saisi d'une noble indignation, ne voulut rien entendre, et suivi de ses braves compagnons, environ deux mille hommes, se retira sur l'île Sainte-Hélène, disposé à faire payer cher au vainqueur ses exigences. En son nom et au nom de sa petite armée, il protesta contre un refus injurieux pour l'honneur militaire.

Les conseils de son chef M. de Vaudreuil réussirent à la fin et le décidèrent à une obéissance qui, dans les circonstances devenait une malheureuse mais fatale nécessité. La reddition des armes devant s'opérer le lendemain, le chevalier de Lévis convoqua ses troupes pour une heure assez avancée de la soirée.

C'était par une nuit humide et froide de la fin de septembre ; de gros nuages gris, fouettés par la bise d'automne, ondulaient comme une houle sur le ciel, dont on apercevait parfois un pan étoilé à travers les déchirures des nuées ; de blanches vapeurs commençaient à monter du fleuve. Au loin, vers Saint-Lambert et Montréal, l'éclat de certaines lueurs piquaient le voile de brume de taches jaunâtres : c'étaient les feux des Grands Gardes des camps anglais.

De grandes masses noires, coupées par intervalle d'éclairs intermittents, se meuvent dans l'ombre et déroulent leurs longs anneaux dans les fourrés du bois, pour marcher ensuite d'un pas lent et cadencé sur la route principale de l'île : ce sont les régiments qui défilent par compagnie, et les épées nues des chefs dont la lame brille sous un rayon de lune.

Tout à coup un roulement de tambour, roulement prolongé, retentit dans les ténèbres ; un autre lu succède, suivi de sons mats, secs et sourds ; chaque coup de baguette ressemble à un sanglot ; cela frappe l'oreille mais tombe sur le cœur.

Le dernier peloton vient de se former à la gauche de l'armée. Les troupes sont rangées en ordre de bataille. En avant de leur front, un vaste brasier où flambent des troncs d'arbres, éclaire les mâles figures d'un groupe d'officiers, au milieu desquelles se détache pâle et crispé le visage du chevalier de Lévis.

Au mouvement décrit par l'épée du commandant en chef, les tambours de toutes les compagnies éclatent à la fois, comme un coup de tonnerre ; puis les roulements diminuent, s'affaiblissent, pour moduler ces gémissements lugubres et sourds au milieu desquels les fifres jettent, semblables à des cris plaintifs, des notes entrecoupées et stridentes.

A ce moment, trois hommes sortent des profondeurs des rangs et se dirigent vers le brasier ; ce sont les portes-étendards de chacun des régiments. Tous trois tiennent d'une main ferme, mais le front incliné, la hampe du drapeau dont les plis déchiquetés par la mitraille, retombent en lambeaux.

A un second signal de l'épée du chevalier de Lévis, les officiers abaissent vers le feu, qui fait son œuvre, l'image de la France militaire.

Pendant que s'accomplit cet holocauste de l'honneur, les tambours battent aux champs, les troupes présentent les armes, les officiers saluent de l'épée ; on dirait l'éclat d'une parade à Saint-Germain, sous les regards du roi. Puis, lorsque la dernière fleur de lys eût crépité lançant vers le ciel sous forme de larmes de feu, une suprême protestation, un cri un seul, formidable rumeur, jaillit à la fois de toutes ces poitrines : Vive la France ! Et les échos du rivage voisin répétèrent : Vive la France ! !

Le chevalier de Lévis venait de brûler ses drapeaux plutôt que de les rendre à l'ennemi.

Tout était perdu pour la France au Canada, tout, "fors honneur", comme l'avait écrit jadis de Pavie le plus chevaleresque des Valois.

A. ACHINTRE.



GALERIE ARTISTIQUE



Publié par LE MONDE ILLUSTRE

Dessin de Edmond J. Massicotte

Frantz Jéhin-Prume

Né en Belgique en 1839. Mort à Montréal en 1899. Une des gloires artistiques du siècle. Il a donné trente cinq ans de sa vie pour l'éducation artistique du Canada qu'il avait adopté comme seconde patrie

te-
un
ne
m-
n ?
-il,
rée
ne
lie,
ve.
oro-
ent,
s'a-
ari.
and
de-
nda
an,
cité
sur
dé-
len-
é le
qui
uvre
ment
rent
ait à
ante
goaz
u de
nt la
c'est
hôtel
On
maris,
lques
s les
toute
.
èrent
com-
L'ex-
vivre
it pas
œuvre
AEL.
ips
titant
dans
orte-
empli
re la
dans
ons la



LA LECON DE MUSIQUE

AU COIN DU FEU

LES OISEAUX

Conférence donnée par Mlle Laurette de Valmont aux Dames de Charité de l'Asile des Sourdes-Muettes

Je vous offre ces oiseaux ; si leurs ailes ont des reflets de tristesse, c'est qu'en mon cœur elles ont pris leur premier vol !...

MESDAMES.

Vous rappelez-vous, l'an dernier, au début de ma petite causerie, je vous demandais de pardonner à mon ennuyeuse sérénade, vous souvenant qu'en travaillant pour les pauvres, vous m'écoutez, que pour les pauvres, je vous parlais ?... M'aviez-vous pardonné ? Je ne sais... Voilà que, cette année encore, je viens vous demander grâce. On dit que les femmes ne savent point implorer un pardon. Je ne le crois pas, moi, elles ont trop de clémence, trop de miséricorde pour supposer que les autres n'en ont point.

Je croirais plutôt, qu'autant de fois qu'elles sollicitent un pardon, autant de fois, elles varient leur supplique.

La perspicacité d'une femme, c'est une lyre à plusieurs cordes ; dites, c'est bien le moins que nous les faisons vibrer tour à tour !

Ce n'est plus au nom des pauvres que je demande grâce ; c'est au nom de l'Ange des pauvres... Je ne vous la nommerai point... Je vous dirai seulement que c'est sa faute si je vous parle aujourd'hui, que c'est sa faute si je n'ai pas su refuser... et vous toutes qui m'écoutez, qui connaissez son immense bonté, son sublime dévouement, n'est-ce pas qu'en son nom vous me pardonnez ? Mais, je ne vous la nommerai point.

L'an dernier, je faillis vous faire pleurer... j'aime tant les larmes ; cette année, je voudrais vous voir sourire... les contrastes me plaisent tant.

J'ai le grand tort, paraît-il, d'écrire des choses qui ne laissent rien après qu'on les a lues, et ma conférence de l'an dernier n'avait rien de solide. Quelqu'un "délicatement fin" a répondu : "C'étaient des larmes ; auriez-vous exigé qu'elles fussent solides ?" Et aujourd'hui, voilà que je vous parle des oiseaux, des choses qui s'envolent et ne restent point.

Les larmes que l'on pleure, roulent dans la tombe du passé... les oiseaux qui volent sous l'azur du ciel, passent et ne reviennent plus !... Je voudrais qu'en vos cœurs, Mesdames, mon souvenir ait la douce tristesse d'une larme, la rapidité de l'oiseau qui fuit sous le soleil !

Et d'abord, qu'est-ce qu'un oiseau ?

Abstraction faite des définitions zoologiques, c'est l'être le plus mignon, le plus gracieux, le plus charmant de la création. J'excepte ici, ces êtres auxquels Dieu a donné une âme, ce reflet de la bonté divine, cette lueur de la céleste beauté.

Entre l'azur du firmament et le gazon des montagnes, entre le rayon de soleil qui poudroie ses brins d'or et les fleurs qui sourient dans leur corolle, il y a l'oiseau, avec des topazes et des rubis sur son plumage, des perles dans sa gorge, de la brise dans ses ailes.

Si vous vouliez, ensemble, nous admirerions son esprit, nous regarderions son nid, nous écouterions son chant.

Dans le monde, l'esprit blesse, déchire, poignarde ; parfois, il console, quand le cœur y ajoute sa sympathie ; mais on a dit : "Une femme qui a beaucoup d'esprit a rarement assez de cœur." Pourquoi ne l'a-t-on pas dit des hommes ? C'est que, "paraît-il," ils ont plus de tête que nous... par contre, nous avons plus de cœur, et dites, Mesdames, n'avons-nous pas la meilleure part ?

Au pays des oiseaux, l'esprit charme toujours, et ces pauvres petits êtres ne gâtent point l'esprit qu'ils ont par celui qu'ils voudraient avoir.

J'emprunte à Berthoud, écrivain français, quelques faits où percent l'esprit des oiseaux.

Le Dr Franklin raconte qu'un jour, à New-Castle, au moment du départ d'une corvette, chargée de transporter du charbon de terre en Ecosse, on vit deux moineaux se percher et s'installer au haut du mât. Lorsque le bâtiment prit la mer, les moineaux, loin de songer à retourner à terre, ne tardèrent point à établir des rapports amicaux entre eux et les matelots qui leur jetaient des miettes de biscuits sur le pont. A peine naviguaient-ils depuis deux jours, qu'ils descendirent pour recevoir les largesses de l'équipage ; bientôt même, ils se construisirent, à l'aide de toutes les bribes d'étoupes qu'ils purent ramasser sur le pont, un nid en plein milieu des cordages les plus élevés, y pondirent et y couvèrent.

Ils firent ainsi avec l'équipage, pendant deux ans, une vingtaine de voyages, durant lesquels, ils vécurent de plus en plus intimement avec les hommes du bord ; par malheur, il arriva une si grave avarie à la corvette, déjà fort vieille d'ailleurs, qu'on la jugea indigne de réparation et qu'on la condamna à être dépecée.

Avant de quitter le bâtiment condamné à mort, les matelots détachèrent délicatement du mât le nid de leurs oiseaux favoris, et le placèrent dans une des crevasses d'une vieille mesure en ruines et inhabitée, qui s'élevait à quelque distance du rivage.

A l'époque où cela se passait, une dame de Chelséa, ville peu éloignée de la mesure, aimait passionnément les oiseaux et en élevait un grand nombre. Parmi les hôtes de sa volière, se trouvait un serin favori dont elle plaçait la cage dans la feuillée des arbres de son jardin.

Un matin, pendant le déjeuner de cette dame, un moineau vola autour de la cage, où il se percha et engagea avec le prisonnier une sorte de conversation. Après quelques moments, il reprit son essor, s'éloigna et revint bientôt, tenant un vermisseau dans son bec. Il jeta l'insecte dans la cage et disparut. Chaque jour désormais, à la même heure, il apportait une semblable provende à son nouvel ami et les choses en vinrent à ce point que le serin finit par ne plus vouloir prendre sa nourriture que du bec même du moineau.

Une si singulière liaison attira l'attention des voisins de la dame, témoins de ces visites quotidiennes, et quelques-uns d'entre eux, curieux de connaître jusqu'où s'étendrait le bon cœur du moineau, attachèrent aussi la cage de leurs oiseaux en dehors de la fenêtre. Le moineau vint nourrir de même les nouveaux captifs ; mais il réserva toujours la première et la plus longue visite à son premier ami, le serin.

— Ah ! Si dans le monde, l'on pouvait rencontrer cette fidélité, cette constance des oiseaux, et si les premières amitiés fleuries sur notre route, s'enracinaient dans le cœur comme ces tiges grimpantes s'accrochent au rocher où elles vivent, se fanent puis meurent !...

En 1855, Adolphe Sax, le célèbre inventeur qui a révolutionné et transformé les instruments de cuivre et les musiques militaires, possédait une petite perruche verte, malade, assez pauvre en plumes, et quelque peu rachitique.

Pour lui faire respirer un air moins malsain que l'atmosphère remplie de poussière de cuivre, qu'on respirait dans les ateliers, on plaça la cage dans les branches d'un grand et vieil arbre de Judée qui était somptueusement ses grappes de feuilles d'un vert délicat et de fleurs d'un rose charmant. Comme tous les animaux valétudinaires, la perruche se montrait ingénieuse et adroite ; aussi, quand elle le voulait, ouvrait-elle sa cage, assez négligemment fermée, du reste, et allait-elle se promener sur les rameaux les plus élevés.

Peu à peu, un des nombreux moineaux qui hantaient le quartier s'enhardit à entrer, en l'absence de la propriétaire, dans la cage, bondamment garnie de graines, et à y picorer avec la glotonnerie et le sang-gêne de son espèce. Il ne tarda même point à ne plus prendre la fuite, et à continuer paisiblement ses repas, quand la perruche, lasse d'errer, rentra chez elle ; si bien que les deux oiseaux finirent par se lier entre eux par une étroite amitié. La perruche imitait à s'y méprendre le cri du moineau, et se servait de ce moyen pour appeler son camarade. De son côté, le moineau, dans les temps de pluie ou d'hiver, se laissait enfermer dans la cage avec la perruche, sans souci

des verroux qu'on tirait sur lui, et qu'il savait qu'on ouvrirait le lendemain.

La perruche se montrait pour son camarade d'une sollicitude toute maternelle : elle lui broyait les graines trop grosses et trop dures pour qu'il put les avaler ; elle l'abritait sous ses ailes à demi-déplumées, et si, par hasard, il survenait du mauvais temps, et qu'on oubliât de rentrer la cage, jamais grand-mère ne soigna et ne mijota mieux un petit-fils que ne le faisait la perruche à l'égard de son enfant d'adoption.

Un beau jour, ou plutôt un jour fatal, un chat du voisinage saisit et dévora le moineau, que sa familiarité dans la maison ne mettait pas assez en défiance.

La perruche ne le voyant pas revenir, passa dès lors ses nuits et ses jours à appeler celui qu'elle ne devait plus revoir, et, à huit jours de là, on la trouva morte au pied de l'arbre de Judée, où elle s'était traînée par un suprême effort.

Ne croyez-vous pas, Mesdames, que les oiseaux ont leur roman, eux aussi ?... Plus favorisés que nous, la tristesse les fait parfois mourir.

En captivité, le bouvreuil s'attache avec tendresse à son maître, mais en revanche, il lui demande beaucoup, beaucoup de tendresse. N'est-ce pas qu'il y a bien des cœurs captifs qui ressemblent à ces oiseaux ?...

Le Père Van Tricht raconte qu'une dame possédait un bouvreuil familial qu'elle laissait voler en liberté dans sa chambre. Un jour, cette dame ne pouvant s'occuper de l'oiseau, ne répondit pas aux caresses qu'il lui demandait, et comme il insistait, elle l'enferma dans sa cage et la couvrit d'un linge. Le bouvreuil fit entendre des cris plaintifs ; puis devint silencieux, baïssa la tête, hérissa ses plumes et tomba mort de son barreau.

Pauvre cœur humain, s'il pouvait ainsi mourir quand la souffrance meurtrit ses ailes, quand la douleur l'écrase en sa cage de fer !...

Un nid !... Quelles idées d'amour et de tendresse envahissent nos âmes, au seul souvenir d'un nid aperçu un jour, à travers les branches des arbres, balançant leurs feuilles, comme pour endormir les oiselets tremblants !

Un nid ! c'est l'image la plus gracieuse du dévouement, c'est la peinture la plus exquise de l'amour maternel ! O vous, pauvres mères, qui avez peut-être pleuré sur une tête blonde, enfouie dans le blanc satin d'un cercueil, si vous avez vu, caché dans les branches d'un arbrisseau, un petit nid, sans gazouillis, sans ramages, si vous avez vu à travers les brins de paille, couché sur la mousse flétrie, un petit oiseau immobile, glacé par la mort, ah ! dites, devant ce nid, berceau hier, tombe aujourd'hui, n'avez-vous point songé que là, un cœur de mère avait peut-être saigné, comme le vôtre, jadis, en face du berceau resté vide, désert, dévasté par la mort !

Chateaubriand a donné du nid du bouvreuil une description "immortelle," dit le Père Van Tricht.

Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un nid de bouvreuil dans un rosier ; il ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues, une rose pendait au-dessus tout humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés par l'eau d'un étang, avec l'ombrage d'un noyer qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature.

Qui ne connaît l'ardeur avec laquelle l'oiseau défend ses petits oisillons ? Ecoutez plutôt l'inimitable Père Van Tricht.

Un nid de fauvettes était suspendu dans les branches d'un hêtre si bas, si bas, que lorsque nous nous promenions à son ombre nous baissions la tête pour ne pas heurter cette petite demeure aérienne. Les jeunes étaient écloés et couverts d'un premier duvet, et la mère, momentanément absente, cueillait sans doute quelques baies de lierre ou happait au vol un insecte friand.

Je touchai légèrement le nid. La mère arriva, m'aperçut, me regarda quelques instants avec des yeux noirs et brillants, dans lesquels se lisaient un effroi et une angoisse indicibles, et, comme je persistais à toucher le nid, tout-à-coup, elle tomba... Bien que je connusse à l'avance le spectacle dont j'allais être témoin, sa chute fut si vive que j'en fus saisi ; je la regardai... elle était à terre à deux pas de moi, l'aile pendante et comme brisée ; je fis semblant de vouloir

L'ÉDUCATION DES ROIS

la saisir ; elle se mit à fuir en volant terre à terre, laissant traîner une patte et une aile ; je la suivis, elle continua sa fuite. Je m'arrêtai, feignant de vouloir retourner au nid ; elle jeta un petit cri, revint sur ses pas, se mit sous mes yeux jusqu'à ce qu'à nouveau, je fis effort et voyant que je la suivais, elle me course boiteuse, et voyant que je la suivais, elle me conduisit loin, bien loin du nid ; puis, quand elle crut la distance assez grande entre son trésor et moi, alerte et vive, elle s'envola au sommet d'un taillis.

En 1536, un incendie se déclara dans la ville de Delft, en Hollande. La maison qu'il dévorait, portait sur l'une des grandes cheminées, un nid de cigognes, plein de petits. Aux premières flammes, la mère jeta des cris et se mit à tourner dans les airs autour de ses enfants... Elle les appelait, les soulevait dans son bec, comme pour les convier à fuir avec elle ; hélas ! les petits étaient trop jeunes, et tous ses efforts étaient vains... Elle essaya longtemps ; puis, quand elle vit son impuissance, elle descendit, se posa sur ce nid si cher, étendit ses ailes, replia son cou, et couchée sur ses petits, elle se laissa brûler avec eux !

Pauvres oiseaux ! Vous mourez si doucement... les fleurs recueillent votre dernier soupir, et le soir, quand le soleil couchant dore votre tombeau, la brise chante votre Requiem !...

Avez-vous entendu babiller un oiseau ? C'est l'être qui parle le mieux, après vous, mesdames...

A peine les premières lueurs de l'aurore ont-elles chassé les plis sombres de la nuit, que déjà, dans les grands arbres du chemin, dans les bosquets des bois parfumés, dans les blés d'or des prairies, s'échappent des mélodies si suaves, si douces, qu'on les croirait venues du Ciel !... Peut-être, en passant dans l'air, bien haut, bien haut, les oiseaux entendent-ils les sérénades des anges ?...

Et puis le soir, un peu après le soleil, un peu avant les étoiles, la nature s'endort sous le charme des nocturnes et des berceuses, au rythme si tendrement mélancolique que les oiseaux doivent en prendre les harmonies dans le calice des fleurs !...

Qui pourra jamais deviner ce que se disent deux oiseaux dans un bocage ; qui pourra savoir les secrets du pinson et de l'hirondelle, blottis dans un buisson, qui pourra comprendre le ramage de la fauvette, dans les lilas en fleurs ?...

Charmants oiseaux, que dites-vous donc quand vous soupirez sur les tombes froides et délaissées du cimetière, et de quoi jasez-vous, légères hirondelles, quand vous courez, comme des folles, sous le saphir du Ciel ?...

Quand le pauvre captif n'aperçoit plus à travers la fenêtre de sa prison, qu'un fragment d'azur, un lambeau de lumière, il penche sa tête pour mourir, et vous, pauvres oiseaux qui aviez pour toit, le ciel entier, pour chemin, tout l'espace, on vous met en cage... et vous chantez encore !...

Gentils oiseaux, vous chantez au matin, vous gazouillez encore le soir, vous chantez au printemps, et à l'automne, votre adieu, c'est toujours un chant !... Mais dites, pleurez-vous parfois ?...

Mesdames, avez-vous vu dans l'herbe que le zéphyr balance, un petit oiseau, dont l'agonie si douce a ému votre cœur ? Et si vous vous êtes approchées, avez-vous vu dans le duvet de son aile le plomb meurtrier que l'oiseleur lui a jeté ?...

Il me semble, Mesdames, que notre cœur c'est un oiseau ; le sacrifice et le dévouement sont ses deux ailes. Un jour, la souffrance peut broyer notre cœur, ses ailes peuvent se ployer, abattues, meurtries ! Que le pardon et la prière pansent les blessures de la douleur, cicatrisent la plaie profonde de l'adieu ou de l'oubli, et, relevées, fortifiées, les ailes du devoir et de l'abnégation élèveront nos cœurs, jusqu'aux sublimes sommets de l'immolation, du dévouement.

Mesdames, "pour les grandes âmes. le Thabor est sur le Calvaire !"

LAURETTE DE VALMONT.

Montréal, 6 février 1901.

CONCOURS DES DAMES

Nous informons les gentilles intéressées du Concours des Dames que, par suite d'un manque d'entente entre les membres du jury, le résultat n'en sera publié que dans le numéro prochain.

Il est à remarquer, sauf exception, que la jeunesse moderne est extrêmement paresseuse. Malgré le désir des parents de voir leurs fils faire de bonnes et solides études, malgré tous leurs sacrifices d'argent, les collèges sont remplis de jeunes gens que l'étude n'intéresse nullement et qui songent à la vie facile, amusante et brillante.

Etre riche et ne rien faire, voilà le rêve ! Que ce doit être ennuyeux cependant et combien la vie doit paraître bête et stupide à ceux qui n'en comprennent pas l'utilité pratique, le but humanitaire et sa véritable grandeur, lorsqu'on l'emploie à travailler pour des êtres chers ou qu'on l'use à de scientifiques recherches.

Si Dieu bénit les grandes familles, il ne bénit pas l'égoïste, le paresseux qui vit pour soi, inutile et à charge tant aux autres qu'à lui-même.

Non, l'argent ne fait pas le bonheur, ce serait trop injuste, mais le travail, en revanche, procure des satisfactions incomparables et c'est pourquoi il est indispensable d'obliger les enfants à vaincre leur nonchalance ou à appliquer leur énergie et leur volonté, soit à un labeur manuel, soit à des travaux intellectuels qui les mettent à même de comprendre l'époque dans laquelle ils ont le bonheur de vivre.

Les rois et les reines sont comme les autres, plus encore que le commun des mortels, obligés de s'instruire. L'instruction qu'on donne maintenant aux personnes des maisons royales n'a aucun rapport avec celle qu'elles recevaient autrefois. Au commencement du XVIIe siècle, le D. Fernandez de Ottero, raconte dans un célèbre traité : *Le Maître du Prince*, combien l'instruction du dit Prince est négligée et déplore qu'une heure seulement y soit consacrée chaque jour. C'est maintenant tout le contraire et nous pouvons citer comme preuves, deux brillants exemples en les gracieuses reines de la jeune reine Wilhelmine de Hollande et de Alphonse XII d'Espagne. La reine de Hollande sait tout ce qu'une femme de son temps peut et doit apprendre et cette instruction soignée est nécessaire aux représentants des peuples qui ne peuvent gouverner à la façon de Pierre le Grand, ni même de Louis XIV.

Aussi les jeunes filles étudiant à l'ombre des murs de nos couvents, pensions et académies seraient bien surprises si nous leur mettions sous les yeux le programme des études de la reine de Hollande. Mais elle vient de se marier et nous n'avons plus à parler d'elle au point de vue scolastique.

Il n'en est pas de même du petit roi d'Espagne et nos jeunes amis, qui voudraient être riches et ne rien faire, verront par ce qui va suivre que ce n'est pas dans les Cours qu'ils trouveront l'exemple de l'oisiveté qui les séduit si fort.

Nous dirons avant tout que la vie d'Alphonse XII est aussi simple qu'il convient à son âge. Les jours de fête il assiste à la messe en famille. Il se confesse et communie les premiers jours de chaque mois et, en se levant et en se couchant, remplit ses devoirs de bon chrétien en récitant ses prières avec dévotion. Il est docile et obéissant avec ses professeurs et il suffit de lui dire : "Senor, sa Majesté la reine a ordonné que vous fassiez telle et telle chose" pour qu'immédiatement il se conforme aux indications qu'il reçoit de la part de sa mère. Ses études avancent rapidement.

Il connaît le latin, traduit et parle correctement le français, l'anglais et l'allemand ; il prend des leçons d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie. Il travaille la rhétorique, la littérature de l'Espagne et les littératures étrangères, et l'histoire universelle. A ajouter, les leçons sur la religion, la musique et le piano.

Les maîtres sont nombreux et le temps très rigoureusement partagé.

En été, au palais de Miramar, à Saint-Sébastien, il passe son temps à perfectionner ce qu'il sait et à augmenter ses connaissances, par conséquent, jamais il n'abandonne ses leçons.

Comme distractions, il a les exercices militaires, trois fois par semaine, au Champ du Moro lorsqu'il

fait beau ; dans l'un des grands salons du Palais, si le froid ou la pluie l'empêchent de sortir, puis, tousjours lorsque le temps le permet, surtout à Saint-Sébastien, il monte en bicyclette ou rame avec un marin. Il conduit aussi de jolis petits chevaux d'attelage, mais il préfère l'équitation à tout ce que nous venons d'énumérer. Le petit roi prend chaque jour une leçon d'équitation, le matin à 10 heures. Cette leçon commence par des exercices de voltige. On sait que la voltige consiste à monter et à descendre de cheval lorsque l'animal est au trot et au galop et que la selle est remplacée par une sangle légère. Le roi Alphonse est déjà parmi les brillants cavaliers. Son professeur a du reste une réputation européenne. C'est en France qu'il a fait son instruction d'écuier, car c'est un des bons élèves de l'école de Saumur. Il est au Palais depuis le règne de la reine Isabelle. Il a donné des leçons à Alphonse XII, à l'Infante Isabelle, à la princesse des Asturies et à l'Infante Marie-Thérèse.

Le jeune roi monte parfois six, ou sept chevaux différents, mais son cheval préféré est une magnifique jument anglaise achetée à Paris.

Pour tout ce qui concerne la vie ordinaire, le petit roi est traité en enfant, assistant très rarement à une solennité, se levant et se couchant tôt, entouré seulement des personnes chargées de son instruction et de son éducation. Par conséquent, ni les brillantes et mensongères manières des courtisans, pas plus que les ennuis de l'étiquette de la Cour n'ont entravé son développement physique ou son bien-être moral.

Ce roi levé à 6 heures en hiver comme en été, qui, à dix heures, a déjà pris trois leçons, est à donner en exemple à nos garçonnets, si absolument gâtés et si réfractaires au travail, sauf de rares exceptions.

Pour terminer cette petite chronique, nous ajouterons pour les personnes à qui les détails concernant les têtes couronnées offrent un certain intérêt, que le jeune roi d'Espagne tient de ses ancêtres, les Bourbons, une mémoire extraordinaire des physionomies. Il lui suffit de voir une personne une seule fois pour la reconnaître en quelque lieu que ce soit, dans la foule, pendant le rapide passage de sa voiture. Les personnes placées près du trône les jours de réception, peuvent, pendant le défilé des assistants, entendre le roi les nommer à la reine, sans oublier leurs qualités et titres nobiliaires. De sa mère il tient la conduite sévère, la façon discrète d'agir et la correction.

GARY.

LA MODE



Robe-bouise pour petits garçons de 2 à 3 ans

Robe anglaise avec empiècement pour petites filles de 4 à 5 ans

VIN des CARMES

TONIQUE INDISPENSABLE

DANS LE CAS DE CROISSANCE EXAGÉRÉE

Messieurs.—Mes fils souffrant d'une croissance exagérée font usage du VIN DES CARMES depuis plusieurs mois. Il n'y a que 4 ou 5 jours que votre dernier envoi est consommé et déjà ils ressentent la nécessité d'une nouvelle commande. Veuillez m'expédier au plus tôt possible deux douzaines.

Votre VIN DES CARMES est une préparation d'une telle valeur que, si le public savait l'apprécier, je ne crois pas qu'il serait possible d'user d'aucun autre vin médicinal.

Votre obligé,

A. GARNEAU. D. C.

Voyons, soyons de bon compte, mes amis. Y a-t-il beaucoup de vins médicaux qui puissent produire autant de certificats sérieux que le VIN DES CARMES ?

SOUS LA FOI DU SERMENT

Province de Québec,

District de Québec.

Je, soussignée, Joséphine Lacroix, épouse de Jacques Drouin, de la cité de Québec, déclare solennellement que j'étais malade d'une dyspepsie intestinale ; que je souffrais de cette maladie depuis plusieurs années, après avoir fait l'essai de plusieurs remèdes mais sans effet ; que l'on m'a conseillé l'usage du VIN DES CARMES pour cette maladie ; que j'ai fait l'essai de ce vin et que TROIS BOUTEILLES seulement de ce vin m'ont complètement guérie et que je ne saurais trop le recommander. Et je fais cette déclaration solennelle la croyant consciencieusement vraie et sachant qu'elle a la même force et le même effet que si elle était faite sous serment sous l'empire de l'Acte de la Preuve en Canada (1893).

JOSEPHINE LACROIX,

192 rue Boisseau,

Québec.

Reçue devant moi, à Québec, la présente déclaration solennelle, le trois janvier mil neuf cent un.

FERD. AUDET, N. P.

UN TEMOIGNAGE NOUVEAU

C'est un médecin bien connu qui le donne

Les médecins n'ont pas peur de recommander et de prescrire le VIN DES CARMES parce qu'ils en connaissent la composition et les propriétés. Du reste, le VIN DES CARMES est le seul vin médicinal dont tous les médecins connaissent la composition. Lisez ces certificats.

Saint-Alexandre (Kamouraska)

13 décembre 1900.

Je soussigné, médecin pratiquant à Saint-Alexandre (comté de Kamouraska), certifie avoir employé dans ma clientèle le VIN DES CARMES comme tonique général dans toutes les maladies débilitantes et avoir obtenu un résultat magnifique.

Le VIN DES CARMES est très agréable au goût.

V.-A. VEZINA, M. D.

Voyons, soyons de bon compte, mes amis. Y a-t-il beaucoup de vins médicaux qui puissent produire autant de certificats sérieux que le VIN DES CARMES ?

A PROPOS

D'UNE

BROCHURE

Nous allons publier bientôt une brochure contenant le plus grand nombre possible de certificats relatifs au VIN DES CARMES. Nos lecteurs en ont lu déjà un certain nombre ; ils savent que nous n'avons aucune raison de craindre d'annoncer un vin médicinal qui est sorti avec très grande distinction de l'examen sévère des analystes officiels des gouvernements d'Ottawa et de Québec, qui a obtenu, en outre, les approbations les plus empressées de plusieurs des honorables membres de la savante Faculté, et a reçu des témoignages extrêmement flatteurs de plusieurs membres du Clergé, d'un grand nombre d'hôpitaux et d'hospices, et d'un plus grand nombre encore de laïques de tous les âges et de toutes les conditions.

Mais, comme abondance de biens ne nuit pas, nous prions respectueusement tous les médecins qui auraient constaté et toute autre personne qui aurait ressenti de quelque façon le bénéfice du VIN DES CARMES, de vouloir bien nous adresser leurs certificats sans retard afin que nous puissions les avoir à temps pour les publier dans cette brochure. Chacun exerce sur son cercle une influence particulière, et qui sait si quelque malade de votre entourage, en lisant votre recommandation, ne recevrait pas l'inspiration de recourir au tonique qui peut guérir les autres comme il vous a guéri vous-même ?

Nous avons la certitude de mettre sur le marché un vin vraiment médicinal qui manifeste ses merveilleuses propriétés curatives dans une foule de cas, et nous avons l'ambition de recueillir tous les témoignages sérieux et sincères à ce sujet.

Le premier tirage de cette brochure sera à 500,000 exemplaires qui seront distribués, sous une active surveillance, maison par maison, dans tout le Dominion. Nous voulons par ce moyen faire connaître le VIN DES CARMES à tout le monde, même à ceux qui ne reçoivent pas les journaux. Vous tous qui êtes redevables du retour de votre santé au VIN DES CARMES, aidez-nous, par un mot d'encouragement, dans cette propagande que nous faisons à si grands sacrifices.

UN AUTRE TEMOIGNAGE MEDICAL

REMEDE ÉTONNANT CONTRE LA DYSPEPSIE

Charlesbourg, 30 octobre 1900.

Je, soussigné, déclare avoir fait pendant plusieurs mois un essai loyal du VIN DES CARMES dans des cas de DYSPEPSIE accompagnée d'anémie des voies digestives et que les résultats heureux que j'en ai obtenus ont été vraiment étonnants.

DR J.-E. GRONDIN.

UN NOUVEAU CERTIFICAT

Hospice des Sœurs de la Charité,

Québec, 16 janvier 1901.

Nous, soussignés, certifions que le VIN DES CARMES est un excellent tonique qui a fait un bien réel à celles de nos Sœurs qui en ont fait usage.

De plus, nous sommes heureuses, d'ajouter que plusieurs de nos missions l'ont employé avec succès.

LES SŒURS DE LA CHARITE DE

QUEBEC.

AMER MAIS DELICIEUX

Québec, 30 octobre 1899.

Je fais usage de votre VIN DES CARMES sur l'ordonnance de mon mari. Depuis longtemps, je souffrais de douleurs si fortes dans l'estomac que je perdais l'énergie, l'appétit et j'étais très faible. Il n'y avait que quelques jours que je prenais du VIN DES CARMES que tout malaise disparut. Mon appétit augmente et mes forces me reviennent. Ce vin, quoique amer, est délicieux.

Votre très obligée,

Mme J.-A. GARNEAU,

70-72 rue de l'Église.

TEMOIGNAGE D'UN CURE

De bonne heure, le printemps dernier, le Rév. curé d'Armagh (Bellechasse) nous envoyait la commande suivante :

" Cet excellent vin médicinal a rendu d'immenses services dans ma paroisse. Les gens de la place peuvent se procurer des préparations de vin à meilleur marché que le vôtre ; mais ils préfèrent beaucoup le VIN DES CARMES, et sans les mauvais chemins, les médecins, en auraient pu distribuer plusieurs douzaines de plus pendant ces dernières semaines. Veuillez m'en envoyer deux autres douzaine, et, obligez-moi."

Agents locaux

Dr F.X. Valade & Cie, Ottawa ; Côté, Boivin & Cie, Chicoutimi ; Dr W. Smith, Nicolet, P.-Q. ; Dr L.-P. Normand & Cie, Trois-Rivières ; James Lynch, pharmacien, Peterborough, Ont. ; John Lavallée, Saint-Charles de Bellechasse, P.-Q. ; Evans & Sons, Montréal ; Lyman, Knox & Co, Montréal ; Lyman Sons & Co, Montréal ; F.-X. Saint Charles, Montréal ; C.-A. French, Sherbrooke ; A. Carrier & Fils, Lévis ; W. Brunet & Cie, Québec ; Dr Ed. Morin & Cie, Québec ; Nazaire Turcotte, Québec.

Les marchands de détails à Ottawa peuvent aussi se procurer le Vin des Carmes chez J.-S. Major, négociant en gros.

A. TOUSSAINT & Cie

Agents généraux

Rue Dalhousie, Que.

UNE GUERISON POUR L'ASTHME

Les personnes asthmatiques n'ont plus besoin de quitter leur demeure ni leurs affaires, pour être guéries. La nature a produit un remède végétal pour la guérison permanente de l'asthme, des maladies des poumons, et des bronches. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas enregistrés (de cent, 90 guéris radicalement) et désirant soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la bronchite et des nerfs, en allemand, en français et en anglais. Envoyez par la poste un timbre, et votre adresse. Mentionnez ce journal. W. A. NOYES, 847 Powers Block, Rochester, N. Y.

—On mande d'Amsterdam que Jean Eloff, frère du gendre du président Kruger, a reçu par le dernier courrier la nouvelle que sa belle-sœur avait été fusillée dans sa ferme par des soldats anglais. Ceux-ci voulaient emmener en captivité son mari; elle s'y opposa et le couvrit de son corps. Les soldats, perdant patience, la tuèrent à bout portant. Elle mourut dans les bras de son mari; elle avait reçu deux balles dans la tête.

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell. Est. 708.

Consultation gratuites.

—A l'occasion de son mariage, la reine Wilhelmine a gracié ou diminué le terme de 364 prisonniers.

FAITES ACCORDER VOTRE PIANO

Par M. L.-J. Rivet recommandé par les artistes canadiens et européens. Bureau chez M. A.-J. Boucher, 1622, rue Notre-Dame Tel. Main 1850. Résidence 418 Rue Rachel Tel. Est 1985.

—Les citoyens de Winnipeg ont résolu de souscrire entre eux \$25,000 pour ériger une statue à la reine Victoria. Montréal a depuis longtemps la sienne.

A VOTRE AISE

Il ne faut pas aller bien loin pour trouver le remède contre les affections de la gorge et des poumons. Le *Baume Rhumal* se vend partout.

—Il entre dans la construction d'un piano, 48 matières différentes qui viennent d'au moins 16 pays distincts et exigent l'intervention de 45 sortes d'ouvriers.

APPEL AUX MEDECINS

Nous appelons respectueusement l'attention de messieurs les médecins sur l'article: *A propos d'une brochure*, publié aujourd'hui par la maison A. TOUSSAINT & CIE, dans sa page d'annonces.

M. l'abbé Gignac, professeur de droit canonique à l'Université Laval de Québec, a commencé la publication d'un manuel de droit canonique adapté aux conditions spéciales du pays. Cet ouvrage sera le premier traité de droit ecclésiastique publié au Canada.

SECRET DE LA LONGEVITE

Le secret de la longévité c'est de conserver un sang frais et pur en faisant usage des *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard.

—Le gouvernement fédéral fait construire en ce moment deux croiseurs garde-pêche pour la côte du Pacifique. L'un est en chantier à Vancouver, et l'autre à Victoria.

CROYEZ

Le rhume, la toux, les étouffements et par suite la souffrance et l'insomnie. Le *Baume Rhumal* seul remède à tout cela.

—Un grand orphelinat à Saint-Pétersbourg est subventionné entièrement par l'impôt sur les cartes à jouer.

HOMMES FAIBLES

Nous vous offrons gratuitement l'essai d'un remède qui vous rendra la force, la vigueur et la santé.

Quoi de plus pénible que d'être à l'âge de la force, et souffrir d'un mal qui nous épuise jusqu'au bord du tombeau; de savoir que cet épuisement est provoqué par un appauvrissement du sang, une débilité générale, et d'ignorer en même temps qu'il existe un remède souverain qui peut nous rendre vigoureux et dans la pleine jouissance de toutes nos facultés dans un laps de temps relativement très court. C'est cette merveille qu'accomplit depuis longtemps déjà l'incomparable préparation qui nous offre

Pilules de Longue Vie (Bonard).

Voici deux personnes qui comprennent ce que nous voulons dire. Pendant des années, elles ont essayé de toutes façons de regagner les forces perdues, et n'y sont parvenues qu'après avoir fait usage des *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Voici ce qu'elles écrivent :



M. JULES GINGRAS.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

Messieurs,—Je ne savais pas quel était mon mal; je souffrais presque continuellement et j'éprouvais un dégoût profond pour le travail. Les remèdes embraient ma chambre; j'avais essayé potions sur potions, et les prescriptions de médecins suffisaient à remplir mon cerveau. Et tout cela ne me faisait aucun bien. Je sentais que si l'anémie me tenait dans ses griffes, à moins d'un remède efficace, ma vie ne se prolongerait pas beaucoup. Je résolus un beau jour d'essayer les *Pilules de Longue Vie*. J'étais malade à faire peur et, je souffrais toujours d'angoisse et de douleur.

« Un bien sensible ne tarda pas à se produire après avoir pris quelques pilules seulement, et, enhardi par ce premier succès, je continuai le traitement, si bien que maintenant je suis fort au lieu d'être faible, presque gras au lieu d'être squelette, vigoureux et plein d'espoir dans l'avenir qui s'ouvre brillant de promesses devant moi. C'est une jeunesse nouvelle dans laquelle j'entre et ce bel avenir de santé, je tiens à le dire ici, c'est aux merveilleuses *Pilules de Longue Vie* et à rien autre chose que je le dois. Je prends encore des pilules et je ne me suis jamais senti mieux.

JULES GINGRAS,

403, rue Saint-Denis, Montréal.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

Messieurs,—Je me fais un véritable plaisir, en même temps qu'un devoir, de vous témoigner ma plus vive reconnaissance pour le résultat étonnant que m'a donné l'essai des *Pilules de Longue Vie*. Vous pouvez m'en croire, messieurs, lorsque j'ai commencé à prendre vos pilules, j'étais dans un état de débilité complet; et j'ai constaté qu'après la troisième boîte un changement considérable s'était opéré dans mon état. Certes, au début, je n'ajoutais pas grand confiance à ce remède, pas plus qu'à bon nombre d'autres que j'employai sans résultat. Mais, en présence du bien-être que j'ai senti après en avoir employé quelques boîtes seulement, je suis heureux de déclarer que cette médecine est la seule capable de rendre au sang la force et la vigueur dépensées par la maladie.

En conséquence, je vous autorise à faire publier ces faits et vous permet d'en appeler à mon témoignage pour en assurer l'authenticité.

Recevez, messieurs, l'expression de mon plus profond respect.

LEON CASTER,

Professeur de musique,
1726, rue Ontario.

Montréal, 18 avril 1900.



M. LÉON CASTER.

Vous tous jeunes gens qui souffrez, suivez l'exemple qui vous est donné plus haut. Vous pouvez être guéri comme les autres. Faites l'essai de nos Pilules dont vous pouvez obtenir aujourd'hui un échantillon gratuit en nous envoyant votre adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cts, ou en venant à nos bureaux, 202, rue St-Denis, où vous pourrez avoir les conseils de nos médecins sans qu'il vous en coûte un seul sou. Heures de consultations, de 9 a.m. à 6 hrs p.m.

Méfiez-vous de ces compagnies étrangères dont les annonces encombrant nos journaux, elles ne veulent que votre argent et ne vous donneront rien en retour. Nos médecins sont des hommes dont la réputation est bien connue, et ils vous donneront gratuitement les conseils nécessaires qui vous permettront de recouvrer votre santé et vos forces.

LA CIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202, RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Les *Pilules de Longue Vie (Bonard)* sont en vente dans toutes les pharmacies, à raison de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.



NO. 8.

PRIX GRATIS

Les lettres à droite épellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver? Alors décrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 centimes, pour frais de port, etc., et vous recevrez gratuitement un magnifique Prix qui vous fera certainement bien plaisir (Cie. Toronto Premium, Boite 1808 Toronto)

L	P	A
R	O	I
S	K	N
D	O	N
O	N	N
V	E	W

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARCHITECTES
37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

Mlle Marie-Anne Tourigny

SAINT-VALERE DE BULSTRODE, QUE.

Les **PILULES ROUGES** la guérissent d'une faiblesse dont elle souffrait depuis huit ans



Mlle MARIE-ANNE TOURIGNY

“Durant huit ans, dit Mlle Tourigny, cinq médecins m'ont traitée. Tous se sont accordés sur mon cas et m'ont dit que j'avais les poumons faibles et une tendance à la consommation. Le premier médecin m'a traitée pendant deux ans le deuxième pendant deux ans aussi, le troisième pendant un an, et les deux derniers le reste des huit ans.

“Je demeurais toujours dans le même état ou plutôt j'affaiblissais tous les jours, car en avril dernier j'avais peine à marcher, la crainte seule d'être consumptive me tenait debout. Je ne pouvais monter un escalier sans me reposer ensuite; une marche de quelques arpents m'épuisait complètement.

“Cette grande faiblesse avait commencé chez moi quand je fus devenue grande fille; j'étais alors en pleine santé, mais depuis ce temps, j'affaiblissais avec l'âge et ma maladie était sans doute due à l'irrégularité des époques, dès leur origine. Cette faiblesse amenait chez moi une mauvaise digestion, une douleur dans l'estomac, des palpitations de cœur, des étourdissements, des maux de tête; j'avais les membres froids et souvent enflés; j'étais obligée de me coucher souvent durant la journée.

“Les **PILULES ROUGES** que je pris, sous la direction des médecins spécialistes de la **CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE**, me firent un grand bien dès le commencement et, après en avoir pris une quinzaine de boîtes, je suis aujourd'hui en parfaite santé. J'aide aux soins du ménage, je suis forte, robuste et courageuse.

“J'ai recommandé les **Pilules Rouges** à un grand nombre de jeunes filles de mes amies et elles s'en sont bien trouvées.

Mlle MARIE-ANNE TOURIGNY,

“Saint-Valère de Bulstrode, Qué.”

Les femmes faibles et malades, spécialement celles qui souffrent depuis longtemps, sont invitées à écrire aux Médecins de la Cie Chimique Franco Américaine, au No 274 rue Saint-Denis. Toute correspondance est gardée avec le même secret professionnel que les consultations données à leurs bureaux. Les consultations par lettres sont tout-à-fait gratuites.

Nous attirons aussi l'attention des femmes malades sur le fait très important que nous avons retranché le nom du Dr Coderre de tous nos remèdes. Les **Pilules Rouges** sont connues à présent sous le nom de **PILULES ROUGES** de la **COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE**. Toutes **Pilules Rouges** vendues de porte en porte et aussi celles vendues au cent ou à 25c la boîte, doivent être refusées comme imitations.

Les **Pilules Rouges** sont expédiées au Canada et aux Etats-Unis sur réception du prix, 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

Nous discontinuons la publication des analyses graphologiques dans notre journal. Nous ne publions que celles que nous avons en mains. Notre graphologue ne fera à l'avenir que des analyses détaillées par lettre particulière, au prix de 50 centins chacune.

Adresser comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Marichette.—Nature enthousiaste et passionnée; imagination vive; timidité; orgueil excentrique; prétention vulgaire; aime à être remarquée, à paraître; entêtement; manque de douceur, cependant il y a sensibilité et tendresse; découragement, mélancolie; vous faites quelques efforts pour surmonter cet état d'âme, mais vous ne pouvez y parvenir; beaucoup de prudence; vous voyez toutes choses en noir et vous êtes portée à vous en affliger; manque d'ordre; vivacité et colère; discrétion; retenue de la pensée; franchise, mais ruse acquise par l'expérience; souplesse d'idées.

Gellier les attacas.—Ces sortes d'écriture sont toujours très difficiles à analyser; il en est de même pour le caractère; parce que les personnes qui écrivent de la sorte et quand, c'est leur écriture habituelle sont toujours sur leur réserve; s'observent continuellement, soit pour ne pas trahir leurs impressions, soit par intérêt pour cacher un passé ou un présent. Dans un cas comme celui-ci, il nous faut un couple de pages d'écriture pour se prononcer sûrement. Je puis dire sans crainte ici qu'il y a douceur; ordre; politesse; orgueil de sa personne; fantaisie; bon jugement; extravagance; volonté faible; sentimentalité modéré.

Virginie.—Grande ambition; désir de parvenir; ardeur; simplicité de manières; grande économie; jugement sain; imagination pondérée; ordre; prudence; vivacité; aime à être approuvée; orgueil de supériorité; franchise; audace; vraie sensibilité; douceur; plus réalisateur que penseur; discrétion; pas toujours disposée à se sacrifier pour le bonheur des autres.

—Le Canada importe du tabac pour \$15,000,000 par année.

LA MONTRE ET SON RESSORT

Tous les organes essentiels de la vie dépendent directement de la qualité du sang, comme la montre dépend de son ressort. Les **Filules de Longue Vie du Chimiste Bonard** purifient le sang, lui rendent sa force épuisée par l'anémie, les hémorragies ou autres causes.

—La population actuelle d'Ottawa est de 58,193 âmes.

—Il y a 2,750 langages dans le monde entier.

UNE BROCHURE

Un demi-million de copies pour le premier tirage

Nous allons publier prochainement, pour annoncer le **VIN DES CARMES**, une brochure qui sera en même temps remplie de renseignements utiles. Nous sollicitons l'attention des lecteurs sur ce qui est dit de cette brochure dans notre page d'annonces de ce jour. **A. TOUSSAINT & CIE, Québec.**

—Le premier recensement officiel en Canada a été fait en 1665, un peu plus d'un demi-siècle après que Champlain eût fondé la ville de Québec.

MIEUX QUE LE DIAMANT

L'or est moins précieux que la santé qui ne s'achète pas. **Le Baume Rhumal** vaut mieux que le diamant qui coûte si cher.

—Le parlement de la Norvège vient de fixer à huit heures la journée de travail des ouvriers employés aux travaux publics.

HUMEUR DIFFICILE

L'humeur difficile vient le plus souvent de la souffrance et celle-ci, de la mauvaise qualité du sang. Les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard** en réconfortant le sang ramèneront la bonne humeur.

Cock's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les jours par au-delà de 10,000 femmes. **Sûr, efficace.** Mesdames, demandez à votre pharmacien le **Cock's Cotton Root Compound**. Ne prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. **The Cook Compound**, Windsor, Ont.
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.
B. F. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal.



LA BASE DE LA SANTE

La Bonne Santé est nécessaire pour le Succès, le Bonheur, la Gaïeté et les Jours Roses...

LA GRIPPE, le rhume, la bronchite, le mal de tête, les douleurs, l'anémie, la consommation, l'indigestion, les maladies de la gorge et des poumons, la dyspepsie, le Malaria, les maladies épuisantes, les troubles nerveux, le surmenage, la mélancolie, l'insomnie, la perte de l'appétit et la débilité, vont détruire votre constitution. Si vous êtes affecté par une de ces maladies, et que vous soyez affaibli, n'ayez plus d'ambition, ni énergie, prenez ce tonique vivifiant et réparateur qui enrichit le sang.

VIN MARIANI

Le **VIN MARIANI** fortifie et soutient. L'effet du **VIN MARIANI** est instantané et ne laisse aucune trace.

Vous commencez à n'être pas bien—La maladie vous menace—**VOUS AVEZ BESOIN D'UN TONIQUE.**

Le VIN MARIANI n'a pas de supérieur.

CHEZ TOUS LES PHARMACIENS. REFUSEZ LES EQUIVALENTS.

LAWRENCE A. WILSON & Cie., Agents pour le Canada, Montréal.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Le Théâtre National Français a obtenu un très grand succès, toute la semaine dernière, avec le grand drame de M. Pierre Decourcelles, L'As de Trèfle. Cette pièce, admirablement bien montée et profondément émouvante, a été interprétée avec beaucoup de talent par Mme de la Sablonnière, qui a été surtout admirée dans sa scène de mort, et par M. Hamel, Mlle Rhéa, deux traitres excellents ; Mlle Béragère, une très gracieuse ingénue ; Mme Nozière, une mère noble, idéale ; M. Filion, un avocat très sympathique ; MM. Petitjean, Labelle, Palmieri et Godeau.

Pour la semaine commençant le 4 mars, on a monté avec la plus scrupuleuse exactitude, comme d'habitude, la pièce célèbre de d'Ennery, Don César de Bazan. Il serait superflu de faire l'éloge de ce superbe drame dont chaque représentation, en France, a été couronnée du succès le plus vif, et nous pouvons même nous dispenser d'en donner l'analyse.

L'interprétation de Don César de Bazan, ne peut manquer d'être parfaite, les rôles en ayant été confiés à des artistes de talent comme M. Julien Daoust (don César), Mme de la Sablonnière (Maritana), M. Petitjean (le roi), M. Hamel (don José), Mlle Rhéa (Lazarille), Mme Nozière (la marquise de Montefiore), M. Filion (le marquis de Montefiore), etc. En outre des décors qui seront superbes, on nous promet de somptueux costumes confectionnés pour la circonstance.

SOIRÉES DE FAMILLE

Ceux qui ont vu jouer Les Boulinards, Durand et Durand, Les Petites Godin, se rendront en foule au Monument National, jeudi prochain, 7 mars, pour entendre l'interprétation de La Plantation Thomassin, qui est une œuvre du même auteur, Maurice Ordonneau.

La Plantation Thomassin est au moins aussi renversante si elle ne l'est pas plus que les pièces que nous venons de nommer. C'est une comédie en trois actes qui nous fait voir les situations les plus étonnantes, les dialogues les plus pétillants et les réparties les plus spirituelles. Ordonneau s'est surpassé dans cette pièce et certes l'on peut dire que cette production n'a rien à envier à ses plus grands succès. L'action se déroule presque en entier à Saint Domingue, dans une plantation. C'est là que Robichon, bon bourgeois, de Paris, se transporte par une heureuse trouvaille de l'auteur et fait des siennes.

L'intrigue, toujours soutenue et passionnée, provoque une hilarité à laquelle il est impossible de résister. La distribution est une des plus fortes qui aient été faites durant la saison.

Cette fois-ci, comme dans toutes les pièces de ce genre d'ailleurs, M. R. Duhamel tient le grand rôle, et l'on peut dire sans crainte qu'il est parfaitement à sa place dans le fameux bourgeois Robichon. Aussi nous prévoyons un succès nouveau pour M. Duhamel. Il sera soutenu par MM. Bédard, Tremblay, Hamel, Naud, Morin, etc., Mme Chapdelaine, Mlle Calder, Mlle Croteau, feront partie de la distribution. Aussi cette représentation rappellera celles où l'on a ri de bon cœur et qui ont toujours tant plu aux habitués des Soirées de Famille. La semaine suivante, jeudi 14 mars, la délicieuse comédie de Scribe et Lécouvé intitulée Bataille de Dames ou Un Duel en Amour.

Phosphatine de Wood. Le Grand Remède Anglais. Veudu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exces, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium, des stimulants. Envoyé sur réception du prix en paquets, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six paquets. Pamphlets gratis à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont. B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal.

PLUS D'ASTHME. Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY. Ont obtenu les plus hautes récompenses Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès GUÉRISON CERTAINE en 2 heures sans Coliques ni Nausées sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du VER SOLITAIRE. L. KIRN. PARIS, Pharmacie HAUGOU, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

"Le Collier Lady Franklin" est la NOUVEAUTÉ de la SAISON. La chaîne à laquelle est suspendu un cœur en relief, est d'un très beau dessin. La chaîne et le pendentif sont fortement plaqués en or et ornés de pierres précieuses... G. O. BEAUCHEMIN & FILS, 256, rue St-Paul, MONTREAL.

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORE. Dr R. H. KLINE, Ld. 981, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 5) centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

Théâtre National Français SEMAINE DU 4 MARS DON CESAR DE BAZAN Grand drame en 5 actes, par Dumanoir et A. D'Ennery. TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES. MATINEES : Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures. Prix Matinée, 10c, 15c, (Dames seulement) et 25c. Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Dimanches. (Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts. Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine. La semaine prochaine : Faust Avec M. Paul Cazeneuve dans le rôle de Méphisto

Le Tome 4me Paraîtra vers le 15 Mars. LAROUSSE LE NOUVEAU ILLUSTRÉ. 100,000 SOUSCRIPTIONS. Demandez le prospectus à notre Librairie, avec nos conditions de souscription. G. O. BEAUCHEMIN & FILS, 256, rue St-Paul, MONTREAL.

Petits Martyrs ! LES ENFANTS dont la nourriture n'est pas adaptée à la capacité digestive de leur estomac, dépérissent tout en endurant de grandes souffrances. Si vous voulez voir vos enfants se développer et conserver la santé, élevez-les, au moment du sevrage, à "LA PEPTONINE" qui constitue un aliment complet, des plus agréables et de facile digestion. Très économique. En vente dans toutes les Bonnes Pharmacies et Epiceries à 25c la grande boîte. Montrea F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel de Ville. GROS : Quebec W. BRUNET & CIE, Pharmaciens. Ottawa S. J. MAJOR, Marchand en Gros.

GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS

Etes-vous Grevé ?

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadieux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal

POUR LA

GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés de la saison : L'Aiglon de Edmond Rostand, 90c. Charlette par Camille Pert, 90c. Premier voyage, premier mensonge par A. Daudet, 90c. L'Almanach Dupont pour 1901, 50c. La Grande Vie, No 2. Les Femmes Galantes, No 12 à 20 cents. Le Théâtre du 1er février, 50c. Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5c chaque. Parmi les journaux ecclésiastiques on y trouve : La Risetite, le Polichinelle, le Sourire, le Père-Mélie, 5c. Toujours en mains, La Clé des Songes, le Guide des Amants, Physique Amusante, Livres de Cuisine, l'Oracle des Dames, la Bonne Aventure, la Graphologie, etc. Près de 400 volumes à louer. Le Bulletin Mensuel est donné gratuitement à toute personne qui en fait demande.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, il a les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la maille sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

GRATIS Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel poli, bord orné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvu de vrai mouvement levier Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de Jolies Epingles fines en or et en argent, en forme de Cheval à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Venez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco.

La Cle. Dix, Boite 1510 Toronto, Canada.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette r. Clé. 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiées franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de

L'OBESITÉ



DEPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la maille sur réception du montant.)

RIPANS

Une Splendide Complexion

La brillante apparence de la santé—la complexion bien colorée que nous admirons tous—ne peut-être imitée avec succès. On ne peut y arriver sans une bonne digestion. Le fard le plus délicat ne peut rivaliser avec les Ripans Tabules pour créer une complexion. Elles adoucissent l'estomac, provoquent la bonne digestion et régularisent les intestins. Quand tout fonctionne en bon ordre le sang est purifié et il nourrit et embellit les joues.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.



—Aimez-vous le Chopin, M. Poivre.
—Je ne vous cacherai pas, mademoiselle, que je lui préfère la chopine.

GENDREAU

DENTISTE

No 22, rue St-Laurent

MONTREAL

Tel. Bell, Main 2818

DR. A. BRAULT

Chirurgien-Dentiste

ANCIEN BUREAU DU Dr PEPPE

268 rue St-Laurent

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 6 à 9 heures

MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une montre dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Vous recevrez, six timbres d'un centimètre pour ouvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien gravé et les autres recevront de Beaux Prix. LA CIE. ARTS SUPPLY, Boite 1512 Toronto.

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1.600 de celles-la demeurant dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciemment suivant les instructions.



Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO,

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES — ÉPUISEMENT — avec les **PILULES AN ONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.

Ph^{ie} MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS


Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

GRATIS Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement.

The Lever Button Co., Boite 1504 Toronto, Can.

J.A. DUMAS

TEL BELL M 1426



Photographe

112 Rue Vitré
Coin St-Laurent
MONTREAL.

LE DRAME DE ROSMEUR

TROISIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DE JUSTICE

(Suite)

—A tout le monde, sauf à moi, car je soupçonnai que cette plaie imperceptible était bien celle qui avait causé la mort. J'en ai acquis la preuve depuis, et, cette preuve, je vais vous la fournir sur l'heure.

Et, ce disant, Yves Kerjan déploya un morceau de papier d'où il tira la pointe de la flèche remise par Dina à Colomban.

—Voici l'épine du genêt qui a servi à tuer d'une mort foudroyante l'infortunée Blanche de Pengoaz, ajouta-t-il.

Au milieu de l'effrayant silence qui régnait dans la salle, on put entendre un sourd bruissement, comme le souffle du vent lorsqu'il froisse les branches des arbres. Un même frisson de terreur avait glacé tous les assistants à l'évocation du terrible drame violemment reconstitué.

Alors on vit M. de Myriès se lever et s'avancer, les mains jointes, vers Kerjan.

—Donnez-moi cela ?—gémait-il, donnez-moi cela ? Je veux la détruire cette flèche maudite qui a tué. Je veux la brûler de mes mains.

Ce n'était plus l'homme arrogant et fanfaron qu'on avait pu voir jusqu'alors, bravant la colère de Dieu et la vindicte des hommes. A cette heure, vaincu, et la vindicte des hommes. A cette heure, vaincu, et la vindicte des hommes. A cette heure, vaincu, et la vindicte des hommes. A cette heure, vaincu, et la vindicte des hommes. A cette heure, vaincu, et la vindicte des hommes.

—Donnez-moi ça ? répéta-t-il sur le ton d'une prière lamentable avec l'obstination têtue de la démence parvenue à son paroxysme.

X

LA SENTENCE

—La preuve est faite, murmura Colomban de Rosmeur. Il ne nous reste qu'à exercer l'acte de justice que nous devons accomplir pour satisfaire aux légitimes exigences des morts que nous pleurons. Ce n'est point un crime unique et isolé que nous avons à châtier. La mort de Blanche de Pengoaz a entraîné celle de Paul de Rosmeur. Plus tard, le vieux Jacques Le Braz a été assassiné sur les rochers de Trédrez. On redoutait en lui un témoin gênant. Ce n'est pas tout. Pour expliquer la disparition de Blanche, on lui a substitué une autre jeune fille, sa sœur, l'enfant illégitime du vicomte de Pengoaz, et c'est cette enfant bâtarde, du nom d'Hélène, qui est morte à Nice avec les qualités et l'état-civil de la jeune et belle créature assassinée ici, à Rosmeur. Il y a donc eu trois morts violentes et un faux en écritures publiques.

J'accuse de tous ces crimes, d'abord M. Hippolyte de Myriès, ici présent, puis les deux frères Garmin ses complices.

J'en accuse aussi le magistrat prévaricateur qui s'est fait le docile et complaisant serviteur d'un pouvoir intéressé à faire le silence sur cette affaire monstrueuse, le magistrat qui, rappelé au devoir et à la pudeur par un de ses subordonnés, ne rougit point de punir cet inférieur, en le faisant condamner à deux mois de prison.—J'accuse enfin le ministre criminel qui, recourant au plus infâme des abus de pouvoir,

ordonna d'étouffer l'affaire et fut assez heureux pour rencontrer de dociles exécuteurs, et adjoints à ces grands criminels deux hommes qui se firent à leur gré, les valets de cette longue suite d'attentats.

Monsieur Félix Dargenté, monsieur Léopold Lorrain, et vous deux, Eustache et Léon Garmin, vous avez tous prêté la main à la perpétration de ces forfaits. Vous en devez donc tous la peine, et cette peine, vous la subirez tous dans la mesure de la part que vous avez prise.

Il échangea un regard avec Bertrand et Kerjan ; puis montrant la porte à ses hôtes :

—Vous êtes libres de vous retirer, messieurs, conclut-il.—Nous ne vous retiendrons pas. A votre tour de faire appel à la justice, car nous comptons trouver d'autres juges que ceux qui vous ont obéi. Nous ne faillirons pas à ce devoir.

Tous s'étaient levés. M. de Myriès, chancelant, comme ivre, s'appuyait au bras de son fils. Lucien avait le visage décomposé et les yeux rouges. Les frères Garmin promenaient autour d'eux de sombres regards. Seul, le beau Félix conservait une attitude crâne et pleine de provocations.—Quand ses complices furent sortis, il s'arrêta sur le seuil et se retournant vers Colomban :

—Vous êtes d'habiles metteurs en scène, messieurs, et c'est là un procédé sommaire et commode d'esquiver des responsabilités personnelles sur un terrain qui n'est pas celui des débats judiciaires.

Lebreton répondit avec le plus profond dédain :

—Vous m'avez choisi pour adversaire tout à l'heure, monsieur. Je me tiens à vos ordres jusqu'à demain. Vous avez tout le temps de vous procurer des témoins. Les miens vous sont déjà connus, et pas plus que moi, ils ne sortiront de ce lieu. Nous allons vous attendre.

—En ce cas, à demain matin—cria insolemment l'ancien ministre.

Il sortit à son tour, et, du seuil des ruines, Kerjan, Bertrand de Pengoaz, Rosmeur, le Parisien, les deux pêcheurs et les deux femmes les suivirent des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le tournant de la côte. Ils les virent ainsi se diriger vers Keravilio.

—Allons, mes amis, fit l'hôtelier de Saint-Efflam en s'adressant aux marins, vous voilà libres de rentrer chez vous. Vous nous avez prêté votre appui amical et nous vous en sommes tous reconnaissants. Nous ne vous défendons pas de parler de ce que vous avez entendu, mais vous nous obligerez en ne le faisant pas.

Yvon et son compagnon serrèrent énergiquement les trois mains qu'on leur tendait.

—Vous êtes un fier homme, monsieur le comte, dit Yvon, s'adressant à Colomban, et vous aussi, M. de Pengoaz, et vous aussi, M. Kerjan.

Ce fut le tour du prévôt que M. Dargenté avait amené de Paris.

Celui-ci était littéralement ahuri, et la chose était facile à comprendre. Il n'avait rien prévu de semblable et le peu qu'il avait compris aux brèves et terribles explications fournies par Colomban, c'était que lui-même l'échappait belle et qu'il avait failli se trouver compromis en une fort vilaine affaire.

Et pourtant, lorsque Kerjan, traduisant la pensée de ses compagnons, lui eut signifié qu'il était libre de se retirer lui aussi, il refusa bravement.

—Ma foi, messieurs, dit-il, je tiens à réparer ma

mauvaise action. C'est la première fois qu'il m'arrive d'épouser la querelle de particuliers que je ne connais pas. Tout ce que vous avez raconté tout à l'heure n'est peut-être pas bien net à mes yeux, mais je vois assez clair pour savoir que vous êtes de braves gens auxquels on a voulu faire du mal et que vous entendez punir les coquins qui vous ont fait ce mal. Cela me suffit pour que je vous demande la permission de rester auprès de vous jusqu'à la fin de cette histoire. Je suis prévôt, et dame je ne serais pas fâché de montrer à cette canaille qu'on ne m'achète pas avec de l'argent. Bertrand de Pengoaz lui tendit la main.

—Allons ! Décidément, vous êtes un brave garçon, et je regrette d'avoir été trop vif avec vous. Restez donc, puisque le cœur vous en dit.

Maintenant que le rendez-vous était pris pour le lendemain avec l'ancien ministre, il n'y avait plus qu'à l'attendre.

En conséquence, Corentine Madec, aidée de sa tante, disposa du mieux qu'elle put les chambres du vieux château en ruines. On dina tant bien que mal en se résignant à se coucher de bonne heure. Toutefois, quand le crépuscule commença à dorer les horizons de la grève, Kerjan et les deux cousins tinrent conseil en prévision des événements du lendemain.

—Le coup est porté,—dit gravement l'hôtelier,—et c'est un coup dont ils ne peuvent se relever. Ils se sentent perdus, car ils connaissent les armes terribles dont nous disposons. Tout est donc à craindre de leur part.

—Soit !—dit froidement Colomban.—C'était une partie à mort. Il me semble que nous l'avons à moitié gagnée.

—A moitié, en effet,—sospira Kerjan.—Il reste l'autre moitié, un acte de violence quelconque, quand ce ne serait qu'une plainte au Parquet.

—Le jeu serait trop dangereux,—répliqua Lebreton.—En nous attaquant ils nous donneraient le rôle de la défense, le meilleur.

—Devant les assises peut-être ? Mais non devant la police correctionnelle.

Et comme s'il eût abandonné cette crainte, peu fondée d'ailleurs, il ajouta, répondant à sa pensée, mais parlant à Colomban :

—Et si demain, cet homme, jouant le tout pour le tout, vous envoie des témoins, accepterez-vous une rencontre ?

—Assurément.

—Prenez garde. Ce serait lui faire la part belle, lui fournir un moyen de réhabilitation trop facile. Ce serait aussi vous exposer à un danger.

—Si cet homme est brave,—fit Rosmeur,—et il m'a paru le seul brave parmi tous ces misérables, je lui accorderai cette faveur.

L'hôtelier hocha la tête et fit un geste évasif. Après quoi, il reprit :

—Cela vous empêchera-t-il d'exécuter la sentence que vous avez prononcée contre le principal coupable en le livrant à la justice ?

Cette fois Colomban ne répondit pas. Un pli s'était creusé entre ses sourcils. Il se taisait, la pensée tendue en un âpre effort.

La nuit venait. De grandes ombres s'allongeaient sur le talus verdoyant qui formait glacis autour du château, et les ruines, hautes et droites, revêtaient cette majesté funèbre qui répand la terreur dans les mornes solitudes.

—Ecoutez !—dit brusquement Bertrand en se levant de sa chaise.

Les trois interlocuteurs se turent.

Dans l'imposant silence du parc, à peine troublé par le bruissement des feuilles naissantes, le bruit d'un pas sur le sable de l'allée se fit entendre.

Les trois hommes retinrent leur souffle afin de mieux écouter.

Quelqu'un marchait sous les arbres du mamelon, et cette marche était inégale, mal assurée.

—Qui peut venir ici à pareille heure ? prononça Bertrand à demi-voix.

—Bah !—fit Kerjan avec insouciance—ce doit être quelque ivrogne en quête d'un gîte. Ce n'est pas ce qui nous manque en Bretagne, les ivrognes.

Colomban lui fit signe d'écouter encore. Il dit :

—Un homme ivre ne chercherait pas sa route de ce côté. D'ailleurs, si l'ivresse est commune chez nous, elle est balancée par la superstition, et vous savez que depuis les terribles événements dont elles ont été le théâtre, les ruines ne jouissent pas d'une réputation attirante pour les gens du pays.

—Vous avez raison,—reconnut Kerjan,—et j'aurais dû faire cette réflexion avant de parler. Il serait peut-être prudent de savoir qui va ainsi dans la nuit.

Et, prêchant d'exemple, il prit son revolver, Bertrand et Colomban l'imitèrent.

—Auriez-vous une lanterne sourde qui pût nous permettre de voir sans être vu ?—demanda l'ancien greffier.

—Non, répondit Colomban,—mais il y a de la lune au ciel et, malgré les arbres, elle doit éclairer suffisamment le paysage.

Après s'être posé la question de savoir s'il convenait d'amener avec eux le Parisien, ils la résolurent négativement et sortirent à pas de loup.

Le bruit, beaucoup plus net à mesure qu'ils s'avançaient guidait leur marche.

Ils allèrent ainsi, sous le couvert du petit bois qui formait une ceinture aux ruines, avec mille précautions, assourdissant leur marche. le pistolet au poing. Tout à coup, Kerjan, dont l'œil habitué aux ténèbres des solitudes tropicales avait une puissance de vision extraordinaire, s'arrêta court :

—Oh !—dit-il, étouffant un cri dans sa gorge violemment serrée.

Et, son bras allongé, sa main tendue, montrait à ses compagnons un spectacle aussi étrange qu'imprévu.

Dans une sorte de clairière blanchie par la lune, entre les noirs fantômes des arbres un homme s'avançait d'un pas automatique, inégal, s'arrêtant, reculant avec des hésitations, des gestes, de soudaines terreurs devinées au tremblement de tout son corps, proférant des mots sans suite, des interjections mêlées de cris rauques et de sourdes plaintes, en proie à une évidente hallucination, dominé par l'effroyable magnétisme du souvenir.

—Lui !—murmura Bertrand de Pengoaz, dans un souffle,—lui, lui, lui ?

—Monsieur de Myriès ?—prononça sur le même ton Colomban, faisant écho à sa pensée plus qu'à sa voix.

Et un instant, les trois amis s'arrêtèrent eux-mêmes, bouleversés, le cœur battant, la gorge serrée comme par un carcan de fer.

C'est qu'en effet le spectacle était à la fois grandiose et lugubre. En voulant frapper le criminel, ils n'avaient poursuivi qu'une œuvre de justice humaine.

Voici que la main de Dieu s'appesantissait sur le coupable et, plus terrible que la vindicte humaine, le châtiât en lui faisant revivre son forfait.

Hippolyte de Myriès,—c'était bien lui,—était venu là, poussé sans doute par une force surnaturelle, accomplissant l'arrêt divin qui veut que tout crime subisse sa peine, et souvent dès ce monde.

Voilà qu'il était maintenant au lieu même où avait été commis le meurtre de Blanche de Pengoaz. Et les trois témoins silencieux assistaient à ce drame prodigieux d'une conscience se dévoilant elle-même sans qu'aucun acte du dehors l'y sollicitât.

Il marchait, et sa mimique expressive, les mots rares qui tombaient de ses lèvres commentaient l'hallucination à laquelle il obéissait.

Tantôt c'étaient des appels du geste, tantôt des paroles ardentes, passionnées, le cri d'une pauvre âme en détresse, l'incohérence de la folie.

—Viens ! viens !—pleurait-il,—ne t'en vas pas ! je ne veux pas que tu t'en ailles ! je ne veux pas que tu sois à cet homme. Tu es à moi.

Et des grondements, des rires insensés montaient de ses flancs. Le misérable reproduisait toute la scène de l'assassinat.

—Non, non, tu ne seras pas à lui, je ne le veux pas ! je ne le veux pas, te dis-je ! je t'aime mieux morte que vivante avec lui.

Alors, il étendait les bras, et ces bras avaient l'air de saisir quelque chose, un corps jeune et souple qui

glissait dans l'étreinte maudite, qui cherchait à s'arracher à d'ignobles enlacements. Et soudain, avec un rire infernal, l'homme vivant courbait l'ombre du cauchemar, sa main droite se levait en un mouvement qu'il était impossible de ne pas traduire. Elle frappait, et, tout aussitôt l'ombre étreinte était vaincue. Elle fléchissait, elle s'affaissait inerte, avec un poids énorme qui forçait l'assassin à se pencher pour la soutenir.

Kerjan et les deux cousins demeuraient à leur place, pétrifiés par la stupeur, envahis d'une terreur sans nom.

Mais le spectacle n'était pas terminé.

L'assassin, toujours courbé, promenait autour de lui des regards affolés. Il portait les doigts à sa bouche comme pour siffler d'invisibles acolytes. Ceux-ci accourraient, sans doute, comparses du drame plutôt que complices du crime. Le meurtrier les aidait à soulever le cadavre, puis se relevait lui-même avec un soupir de soulagement, et essuyait du revers de sa main la sueur de l'effort sur son front.

C'étaient trois hommes forts que Kerjan et ses deux compagnons

Et pourtant en ce moment terrible, ils sentirent, eux aussi, une sueur froide perler à leurs fronts et tremblèrent de tous leurs membres.

—Allons jusqu'aux pierres,—souffla Yves à l'oreille de Colomban.

Ils gagnèrent l'étroite chaussée formée par les quartiers de mur écroulé et, cachés derrière les arbres, se mirent à observer de plus près le tableau.

M. de Myriès s'approchait maintenant en suivant le sentier de pierres, enjambant d'un bloc sur l'autre, gardant son équilibre, évitant tout mouvement de côté qui l'eût entraîné à poser le pied sur l'herbe environnante, de peur d'y laisser la trace d'une semelle le froissement d'un pas.

—Eh bien !—demanda Kerjan, bas, à ses deux amis—avais-je raison ? Tout ne s'est-il pas passé ainsi que je l'avais deviné ?

Et, montrant l'halluciné qui poursuivait sa marche d'équilibriste :

—Vous allez voir qu'il n'ira pas plus loin que la dernière pierre. C'est de là, en effet, qu'ils ont dû jeter le pauvre corps dans l'herbe.

Contrairement à ses prévisions, l'assassin n'alla pas jusqu'au bout du hasardeux chemin, il s'arrêta à deux blocs en arrière.

—Ah ! fit encore Kerjan, je devine. Ce n'est pas lui qui a porté le cadavre, c'est un autre, un complice. Lui n'a fait que le suivre. Peut-être un des Garmin.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Hippolyte de Myriès parut abîmé en quelque terrifiante méditation.

Brusquement, il se mit à fuir, avec de sourdes plaintes et, regagnant l'allée par laquelle il était venu, redescendit la côte en courant.

—Suivons-le ! dit Colomban.

Ils pressèrent le pas. Le fou courait avec des cris stridents qui résonnaient lugubrement dans les échos du petit bois. C'était l'appel de détresse d'une âme en perdition qui s'exhalait de cette poitrine haletante, comme si quelque démon hideux se fut accroché, cavalier invincible, à sa nuque et à ses épaules, pressant sa fuite avec l'éperon du désespoir.

—Jusqu'où va-t-il aller ainsi ?—demanda Bertrand de Pengoaz, dont la terreur faisait trembler la voix.

—Chut ! fit Kerjan, qui s'arrêta en posant un doigt sur ses lèvres.

Deux ombres nouvelles venaient de surgir d'un bouquet d'arbres et s'étaient élancées, elles aussi, sur les pas du fuyard halluciné.

Et, tandis que les deux cousins, l'interrogeant des yeux, s'efforçaient de saisir sa pensée, l'ex-greffier de Lannion dit ces mots :

—Nous n'avons plus qu'à revenir sur nos pas. C'est Dieu même qui a prononcé la sentence et qui l'exécute. Quel châtimement humain pourrait se comparer à la punition effrayante que la justice d'en haut inflige à cet homme ? Sa raison a sombré et, désormais, il doit vivre dans l'horreur de son crime. Il ne peut éviter le souvenir, ni s'évader de sa conscience.

Les trois hommes reprirent silencieusement le chemin des ruines.

IX

LE CHÂTIMENT

Les trois spectateurs du terrible drame qui venait de s'accomplir dans l'ombre muette dormirent peu, cette nuit-là. Ils avaient hâte de revoir le jour, et ce fut avec un véritable soupir de satisfaction qu'ils virent l'aube se lever. Tous trois se retrouvèrent dans l'humble salle à manger du manoir, las de leur insomnie, pressés d'échanger leurs réflexions.

—Savez-vous,—dit Bertrand, le premier,—que je n'ai pu fermer l'œil.

—Moi non plus,—fit gravement Colomban de Rosmeur. Et Yves Kerjan prononça la même phrase brève.

—Et, reprit Pengoaz,—j'ai eu constamment sous les yeux l'effrayante scène à laquelle nous avons assisté, et j'ai abouti à la même conclusion que vous, Kerjan ; nous n'avons plus aucun droit sur cet homme, puisque Dieu l'a frappé.

—Le malheureux ! Qu'est-il devenu ?

C'était Colomban qui parlait, et il y avait dans sa voix la vibration d'une corde de pitié. Il trouvait la peine presque surhumaine.

Tous trois se regardèrent en silence, et ce silence fut long. Ce fut Kerjan qui le rompit.

—Cela n'empêche pas que, ce matin même, l'autre va venir, le complice, celui qui a protégé son crime, qu'il va nous demander une réparation par les armes et que vous allez là lui donner, M. le comte de Rosmeur, alors que cet homme n'est digne que du mépris public.

—Il ne se fera pas attendre,—prononça Colomban avec un sourire ironique.—Le voici qui vient.

Et, au travers des vitres de la salle à manger, il montra à ses amis Dargenté montant l'allée en compagnie de Lucien de Myriès et de Léopold Lorrain. Aucun des trois personnages ne parlait.

Tout au contraire, ils avaient l'allure et la démarche d'hommes fatigués, le front chargé de nuages, l'œil alourdi comme après une longue veillée. Ce n'était point là l'attitude des gens qui viennent à un rendez-vous d'honneur.

Quand ils furent à dix pas de la porte, Colomban de Rosmeur sortit avec ses amis et s'avançant à leur rencontre.

—Nous vous attendions, messieurs, dit-il, et nous voici à votre disposition.

Les trois nouveaux venus saluèrent, et M. Léopold Lorrain parla :

—Monsieur, dit-il, nous ne venons pas pour la raison que vous croyez. Il n'y a pas même lieu d'aborder ce sujet en ce moment.

—Ah ! fit Lebreton avec une nuance de dédain dans la voix.

Le député ne releva point cette insinuation méprisante. Il dit avec une certaine noblesse :

—Il vous est loisible de juger notre démarche à votre guise, et même de vous refuser à nous donner tout renseignement. Car, si invraisemblable que cela puisse vous paraître, c'est un renseignement, presque un service que nous venons vous demander en ce moment.

Les trois auditeurs eurent l'intuition rapide de ce qui allait se passer. Ils devinèrent quelle demande allait leur être faite.

—Parlez, monsieur—dit gravement le comte de Rosmeur.—Nous vous rendrons les services qu'il est en notre pouvoir de vous rendre.

Léopold Lorrain se retourna vers ses compagnons et parut se concerter avec eux. Puis :

—Monsieur,—fit-il,—je serai bref. Depuis hier au soir nous ne savons plus ce que Monsieur de Myriès est devenu. Il est descendu avec nous à Keravilio, et, vers sept heures, sans dîner, a déclaré vouloir se retirer dans sa chambre à l'hôtel. Nous ne l'avons plus revu. Très las nous-même, nous nous sommes couchés après un repas sommaire et, ce matin, l'aîné des hôte-

liers est venu nous avertir que Monsieur de Myriès n'était point dans sa chambre, où, vraisemblablement il n'a point passé la nuit, car le lit n'était pas même défait.

—Ah !—s'écrièrent simultanément Rosmeur, Pengoaz et Kerjan, mais sur trois notes différentes.

Kerjan fit un pas en avant et demanda :

—Et qu'est-ce qui a pu vous donner l'idée de vous renseigner auprès de nous, vous faire supposer que nous que nous pourrions en savoir davantage ?

—Nous avons couru le village pendant plus d'une heure, interrogeant tout le monde. Personne ne sait rien. Seulement, nous avons découvert des traces de pas dans la terre molle du matin. Ces traces nous ont conduits jusqu'ici.

—Et vous avez supposé peut-être que nous avions usé de notre droit en appliquant une justice humaine au criminel hors la loi ?

M. Léopold Lorrain ne répondit pas, ce qui lui valut cette verte réplique de Kerjan :

—Eh bien ! vous avez eu tort de croire cela, messieurs, car ce sont là des procédés que nous laissons aux représentants de la justice régulière. Mais vous avez eu raison de penser que nous pourrions vous renseigner, en partie, du moins.

Les yeux de Lorrain et de ses amis exprimèrent un vif sentiment de curiosité ; ceux de Lucien traduisirent une espérance. Ce fils d'un criminel était un bon fils.

Viveur, débauché, pervers en tant d'autres parties de son âme, Lucien de Myriès avait gardé cette qualité : il aimait son père.

—Oui, reprit Yves Kerjan, nous pouvons vous mettre sur la voie et vous aider dans vos recherches.

—Depuis hier, mon cousin Bertrand de Pengoaz et moi avons renoncé à châtier le meurtrier de mon frère et de Blanche. Dieu l'a frappé.

Et il laissa l'hôtelier raconter à loisir eux trois hommes, pâles et muets d'effroi, la terrible scène de cauchemar auxquels ils avaient assisté.

Quand le récit fut terminé, tous, en deux groupes séparés, se dirigèrent vers le petit bois et longèrent la chaussée des fondations en ruines. Kerjan précisa ses indications. Il montra la route que le visionnaire avait suivie pour s'enfuir. Il rappela l'apparition des deux ombres que ses compagnons et lui avaient vues s'élan- cer sur les traces du fuyard.

Ce fut un moment de perplexité poignante, d'atroce indécision. Ces six hommes, prêts à s'égorger la veille, étaient unis en ce moment par la même angoisse. Le drame, plus fort que toute volonté humaine, les étreignait en une irrésistible pression. Ils étaient emportés par l'inéluctable impulsion de la destinée vengeresse.

Colomban rompit ce silence qui oppressait toutes les poitrines.

—Vous ne nous devrez rien, messieurs, pour le concours que nous allons vous prêter. Il faut éclaircir ce mystère.

—Suivons les traces—fit Kerjan, en montrant sur le sol encore détrempé du sentier la marque de fines bottines.

Les marques étaient rapprochées. Yves les mesura d'un regard infaillible, en se penchant sur elles. Puis, se relevant, il dit :

—Vingt-huit centimètres. Ce n'est pas normal. Il a couru.

Le sentier dévalait sous un angle assez rapide, en tournant le mamelon. Il s'engageait dans un dédale de roches, franchissait la grande faille qui s'ouvrait sur la mer et plongeait brusquement tel qu'un escalier en spirale dans le gouffre.

Les six hommes s'engagèrent en file dans l'étroit boyau et atteignirent la grève au travers d'un déboulis titanique.

Mais déjà Kerjan avait attiré la commune attention sur un indice significatif.

Mêlées aux marques des semelles, on voyait des traces de pieds nus, des pieds larges, aux orteils fortes, tels que le deviennent des pieds de matelots.

—On l'a suivi, dit-il.

Et la silencieuse et angoissante recherche se conti-
nua.

Sur la grève, plus d'empreintes de semelles. Il n'y avait que les pieds nus.

Et ceux-ci formaient une traînée jusqu'au point où cessait le parapet de roches. Au delà, c'était la plage, c'était le sable.

Les six hommes s'arrêtèrent, éclairés par la même funèbre idée, secoués par la même émotion de ter-
reur.

—La mer !—prononcèrent-ils en même temps.

La voix de Kerjan articula, non sans tremble-
ment :

—Le flot a recommencé vers dix heures. Il est huit heures du matin. Il y a encore une heure de jusant.

Ils descendirent sur la plage et marchèrent quelque cent mètres.

Une brise très douce venait de terre, hâtant la fonte du brouillard. L'onduleuse nappe s'abaissait. Elle frottait maintenant à mi-corps des chercheurs. Et c'était devant eux, à perte de vue dans le nord, un moutonnement de vapeurs blanches, transparentes comme une robe de mariée.

La voix de Kerjan résonna encore lugubre dans cette fraîcheur gaie du matin.

—C'est comme cela que meurent les malheureux qui se laissent surprendre par la brume au moment du flot. Elle les efface sans bruit.

Contrairement à d'assez méchantes opinions, il n'y a pas de lises sur la " lieue de grève ". C'est un privilège sinistre de la baie de Cancale.

Tout à coup, du milieu des nuées traînant à fleur de sol, surgit la croix de roches construite, dit la légende, par Saint-Efflam lui-même. Les six compa-
gnons se la montrèrent du doigt.

En même temps, comme s'ils eussent donné de la tête contre un mur, ils s'arrêtaient brusquement. Un même cri sourd jaillit de leur poitrine.

Au milieu de la plage, dans une flaque de récente formation laissée par le reflux, au pied même de la croix, un corps gisait, face au ciel, et les yeux ouverts, un corps qu'ils eurent promptement reconnu : celui de M. Hyppolyte de Myriès.

Il était trempé d'eau de mer, et la mort devait remonter à six ou huit heures.

Un sanglot convulsif souleva la poitrine de Lucien de Myriès. Il se jeta éperdu sur ce cadavre ruisselant et l'entoura d'une étreinte désespérée.

Félix Dargenté et Léopold Lorrain s'approchèrent du jeune homme et l'aiderent à relever le mort.

A dix pas derrière eux, Colomban de Rosmeur, Bertrand de Pengoaz et Yves se tenaient muets et la tête nue.

Ils saluaient la mort qui absout. Dieu avait été plus terrible qu'eux en sa justice : cet homme était mort dans son péché.

Lorsque Dargenté et Lucien eurent transporté le corps à une distance suffisante et sur un sable plus sec, Kerjan demanda :

—Il y aurait lieu de rechercher s'il y a eu crime ou mort volontaire.

—Quel est votre avis ? questionna Lorrain en hésitant.

—Il serait trop cruel de penser que cet homme s'est tué, répondit l'ancien greffier. Tout au plus pourrait-on admettre un accident. Mais alors comment expliquer ces pieds nus ? Étaient-ce ceux d'un ennemi ou d'un sauveteur ? Je conclus à l'existence d'un crime.

—Et... qui accuseriez-vous ? interrogea Lucien de Myriès, frémissant.

—Les frères Garmin.

Ils se regardèrent tous, embarrassés, en silence. Le même soupçon leur était venu, ou plutôt la même conviction. Sans doute aussi leur pensée alla-t-elle plus loin et s'arrêta-t-elle un instant au désir de la vengeance, car Lorrain, avec un geste, las, murmura :

—A quoi bon ?

Alors, comme pour achever ce dialogue mental. Colomban fit un pas vers les trois hommes.

—Nous avons pardonné, messieurs, dit-il. Mais s'il vous convient de poursuivre ces misérables, vous avez notre témoignage,

Et s'adressant à Félix Dargenté avec une politesse froide, il ajouta :

—Je demeure à vos ordres... Quand il vous plaira, monsieur ?

Mais l'ancien ministre n'était plus d'une humeur arrogante. Les événements funèbres accomplis depuis la veille l'éclairaient de leur sombre leçon.

—Monsieur, répondit-il, sans même regarder Colomban, je me tiens pour satisfait, et vous aussi, par le dénouement imprévu de ce drame.

Vous avez renoncé, nous avez-vous dit, à toute revendication ultérieure. J'imiterai votre exemple. La tombe de mon ami engloutira mes propres fiertés.

Tout était dit. Kerjan prononça cependant la parole finale :

—On ne peut laisser là ce pauvre corps, dit-il. Nous allons vous envoyer une voiture quelconque pour le ramener.

Et, suivi des deux cousins, il regagna Keravillio par le chemin de grève le long des rochers. Comme ils entraient à l'hôtel, ils trouvèrent le personnel en proie à une indicible émotion. Les frères Garmin avaient pris l'unique véhicule avec l'unique cheval et étaient partis pour Lannion.

Et comme les domestiques affolés ne savaient où prendre des ordres, Kerjan leur dit avec une ironie railleuse :

—Les patrons ne reviendront plus. Vous en aurez la cause tout à l'heure. En attendant, fabriquez une civière par n'importe quel moyen et descendez sur la grève. Il y a là un mort auquel il faut les prières des chrétiens.

.....
Ce qui s'était passé pendant la nuit avait été d'une effrayante simplicité.

M. de Myriès, livré à toutes les furies du remords, avait perdu la raison. Sortant de l'hôtel où il s'était retiré dans sa chambre sans dîner, il avait regagné ces ruines de Rosmeur et ce petit bois où, huit ans plus tôt, il avait accompli son crime abominable. Il y était revenu juste à point pour que Colomban de Rosmeur, Yves Kerjan et Bertrand de Pengoaz, pussent assister à la terrifiante scène de reconstitution qu'ils avaient entendu expliquer et vu mimer sous leurs yeux.

Puis, réveillé peut-être, il n'était sorti de la dé-
mence que pour entrer dans la peur. Epouvanté, vou-
lant se fuir lui-même, il avait couru à travers les té-
nèbres, incapable de se dérober à l'étreinte de son dés-
espoir, de se refuser à la loi de l'expiation.

C'était alors que, de l'ombre d'un bouquet d'arbres, les frères Garmin avaient surgi et s'étaient élancés à sa poursuite.

Ils l'avaient vu quitter l'hôtel. Surpris d'abord, bientôt inquiets, ils avaient voulu épier ses actes. Ils s'étaient aperçus de l'incohérence de ses actes, du dés-
ordre de ses pensées. Alors une furieuse colère les avait saisis, en même qu'un besoin de pourvoir à leur propre sécurité.

Car cet homme sans raison échappait au châtement des hommes, à la vengeance des victimes. Mais eux, eux jadis ses complices, étaient désormais les seuls responsables. Qui pouvaient même assurer que tout le poids de la faute ne retomberait point sur eux qui n'avaient été que des comparses dans l'affreux drame dont ces lieux avait été le théâtre ?

Maintenant que Colomban, Pengoaz et Kerjan étaient frustrés, de toute vengeance contre le prin-
cipal coupable, ils ne se souviendraient que trop des tentatives dirigées contre eux-mêmes.

Or, Eustache n'avait-il pas sur la conscience le coup de fusil qui avait failli tuer l'hôtelier de Saint-Efflam, et Léon n'était-il pas, quoique sans preuves matérielles contre lui, l'assassin du vieux Jacques Le Braz ?

Ce n'était pas tout.

M. de Myriès, frappé de démence, c'était la ruine pour les deux frères.

Nul doute, en effet, que son fils Lucien ne s'em-
pressât d'enfermer le malheureux père en quelque asile d'aliéné secret comme une tombe, où, désor-
mais, le secret du crime demeurerait enseveli. Et, alors, adieu les procédés fructueux de la menace par lesquels les deux coquins avaient déjà arraché à l'ancien procureur tant d'argent pour prix de leur

silence. Il serait désormais à l'abri de leurs tentatives de chantage tandis qu'eux-mêmes demeureraient sans défense devant la colère des vengeurs de Blanche et de Paul.

Les deux frères ne purent supporter cette perspective affolante.

Leurs âmes frustes et brutales n'admirent point une telle inégalité dans la distribution de la justice. Puisque l'heure de l'expiation était venue, il fallait qu'elle fût égale pour tous. Il fallait que M. de Myriès, le plus grand coupable, le seul coupable à leurs yeux, fût frappé le premier.

Voilà pourquoi, acharnés à la poursuite, ils se ruèrent sur ses traces avec la fureur aveugle des sauvages.

Et puis, qui savait ? Peut-être cet homme n'était-il pas aussi fou qu'il le paraissait ? Peut-être sa terreur irraisonnée du moment ferait-elle place à une crainte plus lucide, et serait-il possible de lui arracher une fois de plus le prix d'un silence désormais inutile ?

Mais il semblait que l'ancien magistrat eût emprunté une vitalité nouvelle à l'épouvante excitée en lui par le souvenir de son forfait, car, loin de fléchir sous le poids de ce souvenir, on eût dit qu'il y puisait des forces pour en fuir l'odieuse mémoire.

Il fuyait avec une rapidité surprenante pour son âge.

Sur ce sentier en pente précipitée, dans cette spirale en casse-cou enroulée au flanc du mamelon, au travers des roches éboulées et des pierres s'effritant sous les pas, il descendait avec l'agilité d'un jeune homme, malgré ses chaussures aux semelles glissantes tandis que les pieds nus de ses persécuteurs perdaient prise et s'éraillaient aux éclats tranchants des cailloux.

Pourtant ils l'atteignirent enfin au bas de la côte, au point culminant de la grève.

Il les aperçut. — Les reconnut-il ? — Un cri perçant jaillit de sa gorge étranglée, et sautant par dessus le parapet, il se mit à fuir en courant sur la grève.

Mais il ne pouvait fournir une bien longue course. Il était épuisé, haletant, et les deux frères entendaient le bruit de son anhélation.

Ils pressèrent le pas, surpris que cet homme pût si longtemps les tenir en échec.

Tout à coup, M. de Myriès trébucha sur un monceau de sable accumulé par le vent et chancela. Ils crurent qu'ils le tenaient déjà.

Non, le fuyard se raffermit et partit de plus belle, à toute jambes. Les deux Garmin rugirent un blasphème.

— Il va nous mener dans l'eau, hoqueta Léon avec colère.

Il ne croyait pas si bien dire. Le fou courait devant lui, sans pensée, sans but, éperonné peut-être par des fantômes effrayants. Sous leurs pieds, le sable devenait plus dur à mesure que l'humidité y était plus récente.

Maintenant, on entendait déferler les lames tranquilles sur une ligne indistincte dans la nuit tapissée par les ténébreuses blancheurs du brouillard. L'abîme était là qui les guettait dans l'ombre.

Soudain, Hippolyte de Myriès posa le pied sur une tête de roche couverte de goémon. Il glissa sur ce tapis visqueux et tomba en avant, sur la face.

Les deux bandits se ruèrent sur lui et de leurs robustes mains le cramponnèrent.

Il se débattit désespérément, jeta des appels de détresse. Un peu de lumière parut s'allumer dans ses yeux mornes. Il cria aux deux frères :

— Assassins !

Avait-il conscience de ses paroles ? Était-ce le reproche de la complicité passée ou seulement l'appréhension de la trahison dévinée ?

Dieu seul le sut, puisque ce cri fut le dernier qui jaillit de sa bouche.

En un tour de main Léon eut renversé le malheureux, tandis qu'Eustache le fouillait, maintenu par l'étreinte de son frère.

Dans la poche du malheureux, il y avait un portefeuille, dans ce portefeuille quinze billets de mille francs. Eustache en prit dix, laissant le reste pour détourner les soupçons. Puis il se mit à creuser le sable de ses deux mains.

Alors, avec une épouvantable férocité, les deux hommes plongèrent la tête de leur victime dans ce trou qu'ils venaient de creuser et, accroupis sur ce corps palpitant, ils le retirèrent jusqu'à ce qu'une dernière secousse convulsive leur apprit que le dernier souffle du malheureux venait de s'exhaler de sa poitrine. Ils retournèrent le cadavre sur le dos et attendirent quelques minutes pour vérifier la réalité de cette mort.

Puis, frissonnant d'une épouvante facile à comprendre, ils prêtèrent l'oreille aux rumeurs venues du large.

Le flot montait silencieux et sinistre.

EPILOGUE

Quatre mois plus tard, au sortir de l'église de Ples-tin, où Dieu venait, par la main du prêtre, de bénir leur double union, Colombar de Rosmeur et Bertrand de Pengoaz, conduisant à leurs bras Dina et Aliette dans leurs blanches toilettes de noce, descendirent sur la vaste grève que borde la mélancolique chaussée. Les deux couples devisaient allègrement, parlant des ivresses réservées au lendemain de leur amour. Germaine, vive et pétulante, courait de l'une à l'autre, ne se lassant pas d'admirer la beauté de ses cousines et la fière prestance de leurs maris.

— Tiens ! fit tout à coup Dina. — C'est matines et le plus long jour. L'occasion est propice de marcher sur la plage du côté de Trédrez.

Colombar tressaillit et répondit :

— Non, ma bien-aimée, pas aujourd'hui, si vous le voulez bien. Cette baie est pleine de souvenirs trop sombres et trop récents. Elle me rappelle les événements terribles qui s'y sont accomplis. Il y a trois lieues d'ici à Keravilio et, pourtant, nous sommes venus jusqu'ici dans cette funèbre matinée où la justice de Dieu se substitua d'elle-même à notre désir de vengeance. Il n'y a pas de distance pour la mer.

Il ajouta, baisant les doigts tièdes de sa femme.

— Que Dieu ne voie aujourd'hui que notre amour, ma Dina, et qu'il protège notre bonheur.

Elle eut un adorable sourire, et étendant son bras vers une blanche silhouette dressée vers la grève.

— La croix nous voit, murmura-t-elle avec ferveur.

Colombar se retourna vers elle tout à fait. Il détacha doucement son bras du sien et la contemplant, les mains jointes :

— Dina, prononça-t-il avec ferveur, c'est aujourd'hui seulement que je puis vous dire tout ce que contient mon âme. Vous souvenez-vous de notre première rencontre en ce lieu ?

— Oui, répondit la jeune femme, qui baissa les yeux, en rougissant un peu.

— Oh ! fit le jeune homme énamouré, vous ne pouvez comprendre tout ce que je ressentis alors. Vous étiez si belle, pas plus qu'aujourd'hui, certes, mais c'était la première fois que je vous voyais !

Elle l'interrompit, et sans oser le regarder, lui murmura tout bas :

— Vous avez dû me juger bien mal, ce jour-là, n'est-il pas vrai ?

— Pourquoi ? Parce que, vous sachant belle, vous le laissiez voir ? Est-ce qu'Aliette n'était pas comme vous, et cela l'a-t-il empêchée d'être la plus adorable des femmes, la plus heureuse des épousées ? Voyez-là. Ne semble-t-il pas qu'elle et Bertrand marchent là-bas comme dans un rêve ?

Et il montra du doigt, sur la plage, le groupe charmant formé par les jeunes gens mariés, étroitement enlacés, les yeux dans les yeux.

— Êtes-vous moins heureux que lui, Colombar ? — demanda Claudine avec un sourire de gai reproche.

Il reprit la main de sa jeune femme, frémissant, et la tint longtemps contre ses lèvres.

— Tais-toi ! — dit-il extasié, — ne me reproche pas de voir le bonheur d'autrui alors que je ne devrais avoir des yeux que pour le mien. C'est il est si complet, le mien, que celui des autres y ajoute comme une joie nouvelle. Et c'est ton œuvre, cela, ma bien-aimée. Dès le premier regard, tu m'as pris tout en-

tier. Je t'ai appartenu sans réserve, si complètement que l'ivresse de ce jour me semble encore un rêve.

Elle s'appuya à son bras, abandonnant sa tête brune sur l'épaule de son mari.

— Et si tu ne m'avais pas aimée, pourtant, Colombar ? S'il n'y avait pas eu une Dina sur ton chemin ?

— Il n'y aurait pas eu d'autre femme, — répondit-il, d'une voix grave et pénétrée. — Ma vie fût demeurée solitaire, vide d'amour et de bonheur. Et si tu ne m'avais pas aimé toi-même, mon œuvre accomplie, j'aurais quitté la Bretagne pour toujours.

Tout en devisant, ils avaient marché sur la grève. La croix n'était plus qu'à quelques pas. Ils s'approchèrent.

A genoux auprès du sombre et poétique monument, Aliette et Bertrand priaient.

— Faisons comme eux, — murmura Claudine, en s'agenouillant dans le sol humide aux côtés de son mari.

Elle fut profonde et fervente, cette prière. Quand ils l'eurent terminée, les deux couples se réunirent de chef.

— Savez-vous de quoi j'ai remercié Dieu ? — demanda Aliette, de sa voix toute céleste aux jeunes gens.

— De nous ouvrir le paradis, j'en suis sûre, mon ange, gélique sœur ? — intervint Dina rendue à sa vivacité native.

— Le paradis ? Est-ce que nous ne l'avons pas sur la terre, ma chère sœur brune ? — fit Bertrand en dévorant sa femme des yeux.

— Non, — reprit Alix, avec la même douceur solennelle, — j'ai remercié Dieu de nous avoir épargné le chagrin d'être nous-mêmes les justiciers du crime qui demandait pourtant une expiation. Il a fait son œuvre lui-même plus sévèrement que nous, plus justement peut-être.

Les pensées graves étaient revenues. Ils se turent et regardèrent du côté de la mer, qu'on devinait à quelque cent mètres au nord.

— Aliette, Dina ! — cria une voix un peu haletante derrière eux.

Ils se retournèrent. C'était Germaine de Pengoaz qui accourait, essoufflée, mais toute rose par le feu de la course et les baisers de la brise.

— Vous vous oubliez, les amoureux ! dit en riant la charmante ingénue. Et vous oubliez surtout que c'est Kerjan qui nous régale. En dehors de la noce, l'hôtel est fermé pour tout le monde. Dépêchez-vous. On vous attend les pieds sous la table.

Et, enlevant les deux jeunes femmes à leurs maris, elle ajouta avec une gaieté qui n'excluait pas quelques larmes au bout des cils.

— Dites-donc, messieurs les égoïstes, je vous les prends encore aujourd'hui. Vous les aurez pour toute votre vie, mais, moi, je perds ce que vous gagnez.

Pour toute réponse, les deux maris l'embrassèrent chacun sur les deux joues.

On rentra à l'hôtel par le plus court. Kerjan complètement rétabli, avait bien fait les choses. L'explorateur vendait son hôtel. Désormais, il allait vivre en penseur apaisé, presque souriant. Il ne croyait pas à la justice des hommes, mais il avait vu à l'œuvre celle de Dieu.

PIERRE MAEL.

FIN

Un Héritage dans les Aïrs

Tel est le titre du nouveau et palpitant feuilleton, que nous commencerons dans notre prochain numéro. Il est court, fortement charpenté, agréable à lire et rempli d'émotion. C'est certainement l'œuvre la plus originale qui ait encore paru dans nos colonnes. Nous vous en conseillons la lecture.